

Hercule Furieux

Eugène Greslou

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Scène II.

CHŒUR DE THÉBAINS.

Déjà les étoiles, moins nombreuses, commencent à pâlir ; la nuit, vaincue, rassemble ses feux épars ; la lumière renaît, et l'astre brillant du matin chasse devant lui le cortège lumineux des astres nocturnes. Les sept constellations de l'Ourse d'Arcadie, qui brille au sommet du pôle glacé, retournent le timon du Chariot, et appellent le jour. Déjà, traîné par ses coursiers d'azur, le Soleil dore la cime de l'Œta ; déjà les bruyères du Cithéron, théâtre des fêtes de Bacchus, se colorent des premiers feux du jour, et la sœur d'Apollon s'en va pour revenir encore.

Avec la lumière le travail aussi renaît, éveillant toutes les inquiétudes, ouvrant toutes les demeures des hommes. Le berger tire ses troupeaux des étables, et les lâche dans les prairies, toutes blanches de la fraîche rosée du matin. Le jeune taureau, dont le front n'est pas encore armé, s'élance en liberté dans les pâturages, tandis que les mères remplissent leurs mamelles épuisées. Errant et folâtre, le chevreau bondit sur l'herbe tendre. La triste Philomèle, suspendue au sommet d'une branche, redit sa chanson au dessus de sa couvée bruyante, et brûle de déployer ses ailes au soleil nouveau. Les oiseaux en chœur mêlent confusément leurs voix à la sienne, et saluent de concert le réveil du jour. Le nocher développe et livre au souffle des vents sa voile aventureuse. Là, sur des roches creusées par le temps, c'est un pêcheur qui remet un appât à l'hameçon trompé, ou qui, penché sur les

eaux, suit de l'œil et d'une main attentive la proie qu'il va saisir, et qui, en se débattant, courbe la ligne.

Voilà pour les hommes heureux qui goûtent la paix d'une vie simple et paisible, qui se contentent de ce qu'ils possèdent, et bornent leur espérance à la mesure de leurs champs.

Mais les soucis inquiets et les tristes alarmes s'agitent au sein des villes en noirs tourbillons. L'un se dérobe au sommeil pour aller assiéger l'entrée du palais des rois, et frapper à ces portes si lentes à s'ouvrir ; l'autre s'amasse des trésors sans fin, se consume à contempler ses richesses, et reste pauvre sur des monceaux d'or ; un autre boit jusqu'à l'ivresse le doux poison de la faveur populaire, et se repaît des vains applaudissements d'une multitude plus inconstante que les flots de la mer. Un autre enfin trafique des luttes orageuses du barreau, et se fait un revenu honteux de ses paroles et de ses emportemens oratoires. Il en est peu qui connaissent le prix du repos, et qui, songeant à la brièveté de notre vie, sachent profiter d'un temps qui ne doit plus revenir.

Pendant que les destins le permettent, vivez heureux ; la vie s'écoule avec vitesse, et le cercle du jour entraîne rapidement celui de l'année. Les cruelles sœurs travaillent sans relâche, et ne ramènent point en arrière leurs fuseaux. Cependant la race humaine va d'elle-même au devant de sa destinée, dans l'égarement qui l'aveugle. Oui, nous allons chercher volontairement les eaux du Styx avant l'appel du destin.

Ô Hercule ! pourquoi ton noble cœur t'a-t-il entraîné si tôt vers le ténébreux séjour des Mânes ? Les Parques ont leur jour marqué d'avance. Il n'est donné à aucun mortel de prévenir ce

terme fatal, ni de le devancer ; la mort ne reçoit que ceux qu'elle appelle.

Qu'un autre porte bien loin la gloire de son nom, et remplisse la terre du bruit de ses exploits ; qu'un autre s'élève jusqu'au ciel sur les ailes de la gloire, et marche au dessus des hommes sur un char triomphal ; pour moi, je ne demande qu'un asile obscur et tranquille, sur la terre qui m'a vu naître. Le repos seul mène jusqu'à la plus longue vieillesse, et ce n'est que sous un humble toit que se rencontre l'heureuse médiocrité d'une fortune obscure mais assurée. Le courage qui s'élève doit aussi tomber de plus haut.

Mais voici Mégare qui s'avance, triste, les cheveux en désordre, et suivie de ses jeunes enfans. Le vieux père d'Hercule vient derrière elle à pas pesans.

ACTE SECOND. · Scène I.

MÉGARE.

Puissant maître de l'Olympe, et roi du monde, mets enfin un terme à mes cruelles disgrâces, une borne à mes malheurs ! Jamais un jour tranquille ne s'est levé sur moi. La fin d'un malheur n'est pour moi que le commencement d'un autre. À peine mon époux revient-il vainqueur d'un ennemi, qu'un ennemi nouveau se lève ; avant qu'il ait pu toucher le seuil de sa maison, joyeuse de son retour, il reçoit l'ordre de marcher à d'autres combats. Point de relâche pour lui, point de repos que le temps nécessaire pour lui imposer de nouveaux périls. La colère de Junon le pour-

suit dès le berceau ; son enfance même ne fut pas à l'abri de cette persécution ; il a vaincu les monstres avant de les pouvoir connaître. Deux serpents dressaient contre lui leurs crêtes menaçantes ; Hercule enfant s'est traîné à leur rencontre ; il a soutenu d'un œil calme et serein les regards enflammés de ces reptiles ; leurs nœuds, étroitement serrés autour de son corps, n'ont fait monter aucun trouble à son visage ; il a pressé de ses tendres mains leurs terribles anneaux, et préludé par cette victoire à ses combats contre l'hydre. La biche du mont Ménale, si légère et si orgueilleuse de ses cornes d'or, fut par lui vaincue à la course, et saisie comme une proie. Le lion terrible de la forêt de Némée expira sous l'étreinte des bras d'Hercule, avec un profond rugissement. Parlerai-je des sanglantes étables des chevaux de la Thrace, et de ce roi cruel livré lui-même à ces monstres qu'il nourrissait du sang des hommes ? Rappellerai-je l'affreux sanglier qui, descendu des sommets touffus d'Érymanthe, désolait les bocages de l'Arcadie ? et le taureau de Crète, qui seul faisait trembler cent peuples différents ? Sur les bords lointains de l'Hespérie, le berger de Tartesse, aux trois corps, a péri sous le bras d'Hercule au milieu de ses troupeaux, que le vainqueur emmena des rivages de la mer Occidentale jusqu'aux prairies du Cithéron. Sommé de s'ouvrir un chemin à travers ces régions brûlées que le soleil du midi consume de ses feux, il sépare deux montagnes, et livre une large voie à l'Océan, en brisant cette barrière qui divisait ses eaux. Plus tard, il attaque les riches jardins des Hespérides, trompe la vigilance du dragon, et s'empare des pommes d'or. N'a-t-il pas aussi entouré de flammes et fait périr le monstre de Lerne, ce fléau renaissant et multiple ? Ses flèches n'ont-elles pas atteint au milieu des nues les oiseaux cruels du lac de Stymphale, dont les sombres ailes déployées cachaient la lu-

mière du soleil ? La reine des vierges guerrières du Thermodon, cette femme sans époux, n'a point prévalu contre lui ; et ses mains, si ardentes aux plus hautes entreprises, n'ont point dédaigné la tâche ignoble qu'il fallut remplir dans les étables d'Augias.

Mais quel est le prix de tant de travaux ? Il ne jouit pas de ce monde qu'il a défendu. La terre sent aujourd'hui l'absence du héros qui lui a donné la paix. Le crime heureux et triomphant s'appelle vertu ; les bons obéissent aux méchans, la force fait le droit, et la terreur fait taire toutes les lois. J'ai vu de mes yeux des fils de rois, nobles soutiens du trône paternel, périr sous une main sanglante, et les derniers rejetons de la noble race de Cadmus indignement égorgés. J'ai vu ravir la tête et le bandeau royal de mon père. Où trouver assez de larmes pour les malheurs de Thèbes ? Terre si féconde en dieux, sous quel maître trembles-tu maintenant ? toi dont le sein fertile et les fortes campagnes firent croître une valeureuse moisson de guerriers en armes ; toi dont le fils de Jupiter, Amphion, bâtit les murs aux sons de sa lyre qui commandait aux pierres mêmes ; toi pour qui le père des dieux a plus d'une fois déserté le ciel ; toi qui as reçu des dieux dans ton sein, qui en as produit, et qui peut-être en produiras encore, tu rampes sous un joug avilissant. Race de Cadmus, cité d'Amphion, en quel abîme de misères êtes-vous retombées ! Vous tremblez devant un fugitif sans cœur, chassé de son pays, et le fléau du nôtre ! et le héros qui, sur terre et sur mer, poursuit la vengeance des crimes, qui de ses justes mains brise les sceptres de fer, il est maintenant esclave pendant son absence, et souffre lui-même les maux dont il délivre les autres. Lycus, le banni, règne en souverain dans Thèbes, la ville d'Hercule ; mais il n'y règnera pas longtemps : Hercule va revenir, il va nous venger ; il remontera tout à coup vers la lumière, et s'il ne trouve pas une voie, il s'en fera une

lui-même. Oh ! reviens, cher époux, reviens, reparais vainqueur au milieu de ta famille vaincue ; remonte vers nous, et brise la prison de ténèbres qui te retient. Si l'enfer s'est refermé sur toi, si tu ne trouves point d'issue pour revenir, entr'ouvre le monde même, et laisse paraître avec toi tous les trésors que la nuit éternelle cache dans son sein. Comme on t'a vu cherchant à creuser un lit aux flots impétueux du Pénée, t'affermir sur tes pieds, et former tout à coup la profonde vallée de Tempé, d'un seul effort de ta poitrine, qui sépara violemment deux montagnes, et ouvrit une issue nouvelle au torrent de la Thessalie ; ainsi, pour remonter vers tes parens, tes enfans, ta patrie, il te faut trouver une voie, et ramener avec toi les entrailles mêmes du monde ; rends à la vie tout ce que l'action destructive du temps a plongé dans l'ombre de la mort, depuis tant de siècles ; chasse devant toi les générations éteintes qui ont bu dans les eaux du Léthé l'oubli de l'existence, et tous ces morts que la lumière du soleil effraiera. Il serait indigne de toi de ne rapporter de dépouilles que celles qu'on t'a demandées.

Mais je m'égare en des vœux insensés, ignorant le sort qui nous attend. Qui me fera voir ce jour heureux où je t'embrasserai, cher Hercule ? où je baiserai tes mains puissantes ? où je te reprocherai ta longue absence et l'oubli de ton épouse ? J'immolerai au maître des dieux cent taureaux indomptés ; j'offrirai à la déesse des moissons de secrets sacrifices ; j'irai dans la silencieuse Éleusis, avec la discrétion qu'exigent les mystères, jeter de longs flambeaux sur ses autels. Le jour où mon époux reviendra, je croirai voir tous mes frères rendus à la vie, et mon père lui-même assis plein de gloire sur son trône. Si une puissance invincible t'enchaîne là-bas, je vais te suivre ; reviens ici pour nous sauver tous, ou entraîne-nous tous après toi. Ah ! tu nous entraî-

neras tous dans ta ruine, et aucune divinité ne viendra nous relever de l'abaissement où nous sommes.

Scène II.

AMPHITRYON, MÉGARE.

AMPHITRYON.

Épouse de mon fils, chaste gardienne de la couche et des enfans du magnanime Hercule, ouvrez votre âme à de meilleures espérances, et ranimez votre courage abattu. Il reviendra, soyez-en sûre, et vous le verrez, comme au retour de toutes ses entreprises, plus grand que vous ne l'avez quitté.

MÉGARE.

Les malheureux croient facilement ce qu'ils désirent.

AMPHITRYON.

Ils sont encore plus portés, quand ils craignent, à ne point espérer de remède ni de fin à leurs maux. Toujours la peur met les choses au pire.

MÉGARE.

Descendu dans les entrailles de la terre, enseveli sous elle, écrasé sous le poids du monde, quelle voie trouvera-t-il pour remonter à la vie ?

AMPHITRYON.

Celle qu'il a trouvée dans les plaines brûlantes de l'Afrique, à travers ces sables mouvans comme les flots de la mer orageuse qui deux fois les couvre de ses vagues, et deux fois les laisse à découvert ; et lorsque, ayant quitté son navire échoué dans les sables, au milieu des écueils étroits des deux Syrtes, il franchit à pied cette mer furieuse.

MÉGARE.

Rarement l'injustice du sort épargne les plus nobles courages : nul mortel ne peut impunément braver tant de fois de si grands périls ; le malheur finit toujours par atteindre celui qui longtemps avait échappé à ses coups.

Mais voici venir Lycus, portant en ses mains un sceptre usurpé ; son visage cruel respire la menace, et son déportement annonce tout ce qui se passe dans son âme.

Scène III.

LYCUS, MÉGARE, AMPHITRYON.

LYCUS.

Roi de l'opulent territoire de Thèbes, de tout le fertile pays qu'entoure obliquement la Phocide, de toutes les terres que l'Ismène arrose, de celles que le Cithéron découvre de sa cime orgueilleuse, jusqu'à l'Isthme étroit qui sépare deux mers, je ne suis point assis sur le trône comme un lâche héritier de rois, qui règne en vertu de droits antiques et transmis par ses pères. Je n'ai point de nobles aïeux, et je ne puis montrer dans ma famille de

titres éclatans ; mais j'ai la gloire que donne le courage. Vanter son origine, c'est exalter le mérite d'un autre. Toutefois un sceptre usurpé tremble toujours dans la main qui le porte : il n'a de salut que dans la force. Quand on sait que les sujets n'obéissent qu'en frémissant, il faut tenir le glaive levé sur eux, pour assurer ses droits. Rien de moins stable qu'un trône où l'on s'assied à la place d'un autre. Mais il est un moyen de fortifier ma position ; il suffit pour cela que Mégare me soit unie par les liens d'un royal hymen. La noblesse de sa naissance rehaussera l'éclat de ma gloire nouvelle. Je ne pense pas qu'elle refuse, et qu'elle ose rejeter mon alliance : mais si elle s'obstine dans un refus superbe, je suis résolu d'avance à exterminer toute la famille d'Hercule ; cet acte soulèvera la haine et les murmures du peuple : le premier point de l'art de régner, c'est de savoir braver la haine. Essayons donc ; le hasard me favorise : voici Mégare elle-même, triste et voilée, debout auprès de ses dieux protecteurs, et le véritable père d'Hercule est à ses côtés.

MÉGARE.

Quel nouveau dessein médite ce monstre, le fléau et la ruine de notre maison ? quel attentat ?

LYCUS.

Ôvous, noble héritière du sang des rois ! daignez pour un moment prêter à mes paroles une oreille favorable. S'il faut que les hommes nourrissent entre eux des haines éternelles, que la fureur, une fois entrée dans leur sein, n'en sorte plus, mais que le vainqueur ait toujours la main à l'épée pour maintenir sa victoire, et le vaincu pour réparer sa défaite, cet état de guerre ne laissera rien subsister : les campagnes ravagées resteront sans culture, les

cités seront la proie des flammes, et les peuples disparaîtront sous des monceaux de cendres. Ramener la paix, c'est l'intérêt du vainqueur et le besoin des vaincus. Partagez avec moi l'autorité suprême, unissons nos cœurs ; voici le gage de ma foi, touchez la main que je vous présente. Pourquoi ce silence, et ces regards irrités ?

MÉGARE.

Moi, que je touche une main couverte du sang de mon père, et souillée par le meurtre de mes deux frères ! On verra plutôt le jour s'éteindre au lever du soleil, et renaître à son coucher ; la flamme s'unir fraternellement à la neige, Scylla joindre la côte de Sicile aux rivages d'Ausonie, et l'Euripe calmer la violence de son flux et reflux, pour baigner doucement d'un flot paisible le rivage de l'Eubée. Vous m'avez ravi père, couronne, frères, foyer domestique, patrie : que me reste-t-il encore ? Un bien plus précieux que mon père, mes frères, ma couronne, et mon foyer domestique, la haine que je vous porte ; je regrette que tout un peuple doive la partager avec moi, la part qui m'en reste s'en trouve affaiblie d'autant. Règne avec insolence ; élève bien haut l'orgueil de tes pensées ; un dieu vengeur s'attache aux pas des hommes superbes. Je connais la destinée des rois de Thèbes. Faut-il rappeler les attentats commis ou soufferts par des reines ? le double crime d'Œdipe, qui mêla en sa personne les noms d'époux, de fils, et de père ? et le camp des deux frères ennemis, et leurs deux bûchers ? la douleur a changé en pierre la superbe fille de Tantale, qui, tout insensible qu'elle est, verse encore des pleurs sur le mont Sipyle. Cadmus lui-même, dressant une crête menaçante, et obligé de fuir à travers les champs de l'Illyrie, a laissé partout sur la terre l'empreinte de ses anneaux. Voilà le sort qui t'attend ;

règne au gré de ton caprice, pourvu que tu viennes un jour à subir la fatalité qui pèse sur ce royaume.

LYCUS.

Épargnez-vous ces discours pleins de fiel et de fureur ; femme d'Hercule, apprenez, par son exemple, à plier sous l'autorité des rois. Quoique je porte un sceptre conquis par mes mains victorieuses, et que je règne souverainement, sans craindre des lois qui ne résistent jamais à la puissance des armes, je veux bien descendre à me justifier en peu de mots. Votre père a succombé, vos frères ont péri dans une lutte sanglante ; mais on sait que la guerre ne connaît point de mesure, et qu'il n'est point facile de calmer ou d'éteindre la fureur du glaive une fois sorti du fourreau. Il faut du sang aux batailles. Mais il combattait, lui, pour le droit de sa couronne ; moi, par une coupable ambition ; c'est le résultat qu'il faut considérer dans ces guerres, et non la cause. Mais périsse désormais le souvenir de ce qui s'est passé. Quand le vainqueur a déposé ses armes, le vaincu doit aussi déposer sa haine. Je ne demande pas que vous fléchissiez le genou devant moi pour adorer ma puissance. Au contraire, j'aime en vous ce fier courage que vous montrez dans vos malheurs. Vous méritez d'avoir un roi pour époux, unissons nos destinées.

MÉGARE.

Une sueur glacée découle de tous mes membres dont le sang se retire. Quelle affreuse parole a frappé mes oreilles ! Je n'ai point éprouvé cette horreur quand le cri de la guerre et le fracas des armes ébranlaient nos murailles. J'ai supporté sans pâlir tous ces malheurs. Mais l'idée de ce mariage m'épouvante, et me fait sentir enfin mon esclavage. Qu'on m'accable de chaînes, que le

long supplice de la faim me conduise lentement à la mort, nulle puissance ne vaincra ma fidélité. Je mourrai ton épouse, ô Hercule !

LYCUS.

Est-ce donc cet époux descendu aux enfers qui vous inspire cet orgueil ?

MÉGARE.

Il n'est descendu aux enfers que pour conquérir le ciel.

LYCUS.

Mais la terre immense pèse sur lui de tout son poids.

MÉGARE.

Il a porté le ciel, nul fardeau ne saurait l'accabler.

LYCUS.

Je saurai bien vous contraindre.

MÉGARE.

Pour se laisser contraindre, il faut ne savoir pas mourir.

LYCUS.

Dites, quel est le présent de mariage qui flatterait le plus votre cœur, et que je pourrais vous offrir ?

MÉGARE.

Votre mort, ou la mienne.

LYCUS.

Eh bien, insensée que vous êtes, vous mourrez.

MÉGARE.

J'irai au devant de mon époux.

LYCUS.

Vous préférez donc un esclave à mon sceptre de roi ?

MÉGARE.

Combien de rois sont tombés sous le bras de cet esclave !

LYCUS.

Pourquoi donc sert-il Eurysthée, et rampe-t-il sous le joug ?

MÉGARE.

Ôtez les tyrans du monde, à quoi servira le courage ?

LYCUS.

Être exposé aux bêtes et aux monstres, vous appelez cela du courage ?

MÉGARE.

Il y a du courage à vaincre ce qui fait trembler tous les hommes.

LYCUS.

Avec ses hautes prétentions, il est maintenant plongé dans la nuit du Tartare.

MÉGARE.

Le sentier qui mène de la terre au ciel est rude et difficile.

LYCUS.

Et quelle est donc sa naissance, pour espérer une place dans le séjour des dieux ?

AMPHITRYON.

Triste épouse du grand Hercule, ne répondez pas ; c'est à moi de faire connaître la naissance d'Alcide et de nommer son père. Tant de nobles exploits, le monde pacifié, depuis le couchant jusqu'à l'aurore, par le bras de ce héros, tant de monstres vaincus, la Thessalie trempée du sang coupable des géants, et les dieux défendus par sa valeur, ne révèlent-ils pas assez clairement son père ? n'est-il pas fils du maître des dieux ? croyez-en du moins la haine de Junon.

LYCUS.

Pourquoi faire cette injure à Jupiter ? Est-il possible que le sang des dieux se mêle à celui des mortels ?

AMPHITRYON.

Telle est pourtant l'origine d'un grand nombre de dieux.

LYCUS.

Mais avaient-ils aussi connu la servitude, avant de monter au ciel ?

AMPHITRYON.

Le dieu de Délos a gardé les troupeaux du roi de Thessalie.

LYCUS.

Mais il n'a jamais erré par le monde comme un vil proscrit.

AMPHITRYON.

Il avait reçu le jour d'une mère vagabonde, sur une terre flottante.

LYCUS.

Du moins il ne fut point exposé à la fureur des monstres ni des bêtes féroces.

AMPHITRYON.

Les premières flèches qu'il lança furent teintes du sang d'un dragon.

LYCUS.

Ignorez-vous les maux cruels qui assiégèrent l'enfance d'Hercule ?

AMPHITRYON.

Le jeune Bacchus fut tiré du ventre de sa mère par un coup de foudre, et bientôt il prit place à côté du dieu qui lance le tonnerre. Mais quoi ? le roi des cieux lui-même, qui ébranle les nuages, ne

fut-il pas caché pendant son enfance dans un antre du mont Ida ? Une si haute naissance ne va jamais sans de grandes infortunes, et l'honneur d'une céleste origine veut être chèrement payé.

LYCUS.

Là où vous voyez le malheur, sachez bien qu'il n'y a qu'un homme.

AMPHITRYON.

Là où vous voyez le courage, sachez bien qu'il n'y a point de malheur.

LYCUS.

Appelez-vous courageux celui qui, laissant tomber de ses épaules sa massue et la peau du lion de Némée, aux pieds d'une jeune fille, ne rougit pas de revêtir une robe de pourpre tyrienne ? Appelez-vous courageux celui qui frotta de parfums sa rude chevelure ? qui tira de ses mains guerrières les sons efféminés des tambours de Phrygie ? qui ceignit autour de son front terrible la mitre des Barbares ?

AMPHITRYON.

Bacchus ne rougit point de laisser flotter les anneaux de sa blonde chevelure, d'agiter dans ses jeunes mains les thyrses légers, en traînant dans sa marche efféminée les plis ondoyans de la robe longue et enrichie d'or des Barbares. Il faut bien qu'après de grands exploits le courage se repose.

LYCUS.

Oui, la maison d'Eurytus détruite, et ses cinquante filles brutalement violées, sont des monumens de ce repos. Ce sont là des exploits que ni Eurysthée ni Junon n'avaient commandés ; à lui seul en revient tout l'honneur.

AMPHITRYON.

Vous ne savez pas tout ; on peut citer d'autres traits qui n'appartiennent qu'à lui seul, Eryx vaincu au combat du ceste, et tué avec ses propres armes, Antée, le roi des sables de Libye, subissant le même sort, le sang de Busiris justement répandu sur les autels qu'il arrosait du sang de ses hôtes. Ajoutez encore à sa gloire la défaite de Cygnus, qui, tout invulnérable, et tout inaccessible qu'il était aux coups, périt néanmoins sous le bras d'Hercule, sans blessure ; et le triple Géryon trois fois vaincu par ce puissant adversaire. Vous partagerez le sort de ces criminels dont aucun cependant n'avait souillé sa couche par l'adultère.

LYCUS.

Ce que peut Jupiter, un roi le peut. Vous avez donné une épouse à Jupiter, vous m'en donnerez une aussi. Personne, mieux que vous, ne peut apprendre à votre belle-fille à choisir le plus digne, avec l'approbation même de son mari. Au reste, si elle refuse d'allumer avec moi le flambeau de l'hyménée, j'emploierai la force, et j'en aurai toujours des enfans de race illustre.

MÉGARE.

Mânes de Créon, dieux domestiques de Labdacus, torches nuptiales de l'incestueux Œdipe, attachez à cet hymen les destinées héréditaires de notre famille. Cruelles fiancées des fils d'Egyptus, venez, avec le sang qui découle de vos mains homi-

cides ; une seule d'entre vous a manqué au crime ; je ferai ce qu'elle n'a pas voulu faire.

LYCUS.

Puisque vous repoussez obstinément l'hymen que je vous propose, et que vous menacez votre roi, vous apprendrez à connaître ma puissance. Embrassez les autels, aucune divinité ne vous arrachera de mes mains, pas même Hercule, quand il pourrait soulever la terre qui l'écrase de son poids, et remonter vainqueur au séjour des vivans. Apportez ici les dépouilles des forêts, que ce temple s'embrase, et tombe sur la tête des supplians qui y cherchent un refuge ; qu'il devienne un bûcher où la femme d'Hercule et tous ses enfans périssent consumés.

AMPHITRYON.

Je ne vous demande qu'une seule grâce, et, comme père d'Hercule, j'ai le droit de la demander, c'est de périr le premier.

LYCUS.

N'infliger à tous qu'un supplie commun, la mort, c'est ne savoir pas jouir de la tyrannie. Il faut varier les peines. Il faut condamner les malheureux à vivre, et les heureux à mourir. — Pendant qu'on amasse ici le bois qui doit servir à brûler ce temple, je vais offrir au dieu des mers le sacrifice que je lui ai promis.

AMPHITRYON.

Ôtoi, le souverain des dieux ! ô toi, le père et le maître des Immortels ! toi, dont les traits enflammés font trembler la terre, arrête la main sacrilège de ce roi cruel ! Mais pourquoi adresser aux

dieux de vaines prières ? où que tu sois, mon fils, écoute-moi ! Quelle puissance inconnue ébranle tout à coup les fondements de ce temple ? Pourquoi ce mugissement sourd qui sort de la terre ? Un bruit infernal s'échappe du fond de ses entrailles. Je suis exaucé ; j'entends, oui j'entends retentir les pas d'Hercule.

Scène IV.

CHŒUR DE THÉBAINS.

Ôfortune jalouse des grands courages, que tu sais mal récompenser la vertu ! Tu donnes à Eurysthée un règne heureux et tranquille ; tandis que le fils d'Alcmène, occupé sans cesse à de nouveaux combats, fatigue, à tuer des monstres, ses mains qui ont porté les cieux : il lui faut couper les mille têtes renaissantes de l'hydre de Lerne, dérober les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir endormi le dragon, gardien vigilant de ce précieux trésor. Il pénètre dans le désert des Scythes errans qui vivent comme étrangers sur la terre de leurs aïeux. Il affronte les glaces d'une mer effrayante dont les flots dorment sans bruit sur les grèves silencieuses ; mer affreuse et durcie, qui n'a point de vagues mouvantes, qui, après avoir porté des navires aux voiles enflées, présente une route solide et ferme aux Sarmates sauvages ; et qui, par une étrange révolution, suivant les époques de l'année, se courbe tantôt sous le sillon du vaisseau, tantôt sous les pas du coursier. C'est dans ces déserts que la reine des vierges belliqueuses du Thermodon, qui ceint d'un baudrier d'or ses flancs généreux, a détaché de son corps ce précieux ornement, et

son bouclier, et l'écharpe qui couvrait son sein d'albâtre, pour les déposer aux pieds de son vainqueur.

Mais quel espoir te poussait dans l'abîme profond du Ténare ? quelle imprudente audace entraînait tes pas dans le sentier sans retour qui mène au sombre royaume de Proserpine ? là, point de mers dont le Notus ou le Zéphyr soulèvent les flots roulans. Là, ne brillent point les deux frères d'Hélène, astres chers aux pâles matelots. Là, croupissent les eaux noires et dormantes du fleuve infernal ; et les générations sans nombre que la mort pâle et dévorante amène sur ses bords, n'ont besoin que d'un seul nocher pour les passer toutes dans sa barque. Ah ! puisses-tu vaincre les fatales puissances de l'enfer, et braver les fuseaux des Parques impitoyables ! Déjà, quand tu portas la guerre contre Pylos, patrie du vieux Nestor, le roi des Ombres se mit en bataille contre toi, brandissant de sa main funeste une lance à trois dards. Mais il prit la fuite, légèrement blessé, et le roi de la mort craignit lui-même de mourir.

Brise les lois du trépas ; fais descendre le jour dans le sombre abîme des enfers, et que ses portes infranchissables deviennent une voie facile pour remonter vers la terre des vivans. Orphée a bien su par ses chants et par ses prières attendrir les inflexibles souverains des Mânes, et les forcer à lui rendre son Eurydice. Cette lyre enchanteresse qui entraînait les oiseaux, les bois, les rochers, qui suspendait le cours des fleuves, qui forçait les bêtes farouches à s'arrêter pour l'entendre, charme les enfers par des sons inconnus, et résonne avec plus de puissance dans les sourdes cavités du Tartare. Les beautés de la Thrace pleurent Eurydice, les divinités insensibles de l'enfer la pleurent aussi ; les trois juges même, qui, d'un front si sévère, interrogent les cou-

pables et recherchent les crimes, pleurent sur leurs sièges. Enfin le roi de la mort s'écrie : « Je cède ; remonte vers la vie, mais à une condition : tu marcheras derrière ton époux, et lui ne se retournera pas pour te regarder, avant d'être arrivé à la clarté des cieux et d'avoir touché la porte du Ténare, voisin de Lacédémone. » Hélas ! le véritable amour ne sait pas attendre ni souffrir aucun délai ; trop pressé de voir sa beauté rendue, Orphée la perd une seconde fois. Si la cour de Pluton a pu se laisser vaincre à la puissance de l'harmonie, elle doit céder à la force d'un héros.

ACTE TROISIÈME. · Scène I.

HERCULE.

Dispensateur de la lumière, ornement du ciel, toi qui, le parcourant d'une extrémité jusqu'à l'autre sur ton char enflammé, réjouis la terre par l'éclat radieux de ton visage, pardonne, ô Soleil, si j'offre à tes yeux un spectacle qu'ils ne devraient point voir. Je ne fais qu'obéir en traînant à la lumière du jour les mystères du monde invisible. Et toi, père et souverain des dieux immortels, mets la foudre au devant de ton visage ; et toi aussi, qui tiens sous ton sceptre le second empire, celui des mers, plonge-toi au sein de tes eaux profondes. Vous tous, dieux, qui du haut du ciel abaissez vos regards sur la terre, détournez vos yeux si vous ne voulez pas les souiller par l'aspect d'un objet étrange, et reportez-les vers les demeures étoilées pour ne pas voir un monstre inconnu. Il ne doit être regardé que par celui dont la main l'a traîné sur la terre, et par celle qui a commandé cet exploit. La terre ne suffit

plus à mon châtiment et à mes épreuves ; la haine de Junon m'a forcé d'entrer dans des profondeurs inaccessibles à tous les yeux, inconnues du soleil, cachées sous le pôle inférieur, ténébreux royaume du Jupiter souterrain. Si j'avais voulu régner sur cette troisième partie du monde, il ne tenait qu'à moi. J'ai vaincu le chaos de la nuit éternelle, et quelque chose de plus terrible encore, des dieux cruels, et l'inflexible destin. Je retourne vainqueur de la mort. Que me reste-t-il à entreprendre ? j'ai vu et j'ai fait voir les enfers. Connais-tu quelque nouveau travail à m'imposer, ô Junon ? Pourquoi laisser mes mains si long-temps oisives ? quelle victoire vas-tu me demander ? — Mais pourquoi des soldats entourent-ils ce temple, et d'où vient que la terreur en assiège les portes sacrées ?

Scène II.

MÉGARE, AMPHITRYON, HERCULE, THÉSÉE.

AMPHITRYON.

Est-ce une illusion de mes yeux trompés par mes désirs, ou Hercule, vainqueur du monde et l'orgueil de la Grèce, est-il remonté du noir séjour des Ombres silencieuses ? Est-ce bien mon fils que je vois ? Tout mon corps tressaille de joie. Ô mon fils, sûre mais tardive espérance de Thèbes ! est-ce réellement toi qui m'es rendu sur la terre, ou n'est-ce qu'une ombre vaine qui m'abuse ? Est-ce toi ? Oui, je reconnais tes bras vigoureux, tes fortes épaules, et ta main chargée de ta noble massue.

HERCULE.

Ômon père, que veut dire ce deuil qui m'environne, et ces habits lugubres que porte mon épouse ? Pourquoi ce honteux désordre dans la parure de nos enfans ? Quel malheur est venu s'appesantir sur ma famille ?

AMPHITRYON.

Ton beau-père a été tué : Lycus règne à sa place ; la vie de tes enfans, de ton père, de ta femme, est par lui menacée.

HERCULE.

Terre ingrate ! Personne n'est venu au secours de la famille d'Hercule ? l'univers défendu par ces mains a pu voir avec indifférence un pareil attentat ! Mais pourquoi perdre le temps en plaintes inutiles ; il faut immoler mon ennemi.

THÉSÉE.

Ton courage doit-il recevoir un pareil affront ? Lycus sera-t-il le dernier ennemi d'Hercule ? Non, c'est moi qui cours verser le sang de ce misérable.

HERCULE.

Reste ici, cher Thésée, pour repousser toute attaque soudaine ; moi, je vole au combat. Je recevrai plus tard vos embrassemens, ô mon père ! et les tiens aussi, chère épouse. Il faut d'abord que Lycus aille porter à Pluton la nouvelle de mon retour en ces lieux.

THÉSÉE.

Reine, séchez ces pleurs qui défigurent votre visage ; et vous, puisque votre fils est vivant, retenez les larmes qui tombent de

vos yeux. Je connais Hercule : bientôt la mort de Lycus aura vengé celle de Créon ; dire qu'il mourra, c'est trop peu ; il meurt, que dis-je ? non, mais il est déjà mort.

AMPHITRYON.

Que la divinité qui peut nous secourir soit propice à nos vœux, et nous relève de l'abaissement où nous sommes. Généreux compagnon de mon noble fils, racontez-nous la suite de ses hauts faits ; dites-moi combien longue est la route qui mène au triste séjour des Mânes ; et comment le chien du Tartare a pu être chargé de chaînes aussi pesantes.

THÉSÉE.

Quelque rassuré que je sois, les images du récit que vous me demandez me troublent encore : à peine suis-je certain de respirer l'air des vivans : mes yeux sont éblouis, et ma vue émoussée ne supporte que difficilement le vif éclat du jour dont elle avait perdu l'habitude.

AMPHITRYON.

Tâchez de vaincre, ô Thésée, ce reste de frayeur que vous portez encore au fond de l'âme ; ne vous privez pas du plus précieux fruit de vos travaux : les périls sont durs à l'épreuve, mais doux au souvenir : redites-nous vos terribles aventures.

THÉSÉE.

Dieux suprêmes, et toi, souverain de l'immense empire des morts, et toi, que ta mère chercha en vain sur tout l'Etna, qu'il me soit permis de raconter impunément les secrets de l'abîme, et les mystères enfouis dans le sein profond de la terre.

Sur le sol de Sparte s'élève une montagne fameuse, le Ténare, qui projette sur la mer coulant à ses pieds l'ombre de ses noires forêts. Là s'ouvre l'entrée du royaume de Pluton ; là, par la crevasse d'une roche profonde, se découvre une caverne immense aux flancs vastes et ténébreux, large route par où doivent passer toutes les générations humaines. L'entrée de cet abîme n'est pas entièrement obscurcie de ténèbres, on y trouve encore quelques rayons de la lumière qu'on a laissée derrière soi, et de pâles reflets d'un soleil blafard qui trompe la vue : c'est un demi-jour assez semblable à ce mélange de lumière et d'ombre qu'offre le crépuscule du soir, et celui du matin. À partir de là se déroulent des espaces infinis, dans lesquels toute la race humaine doit se perdre et disparaître. Il n'est pas difficile d'y pénétrer, la route elle-même vous conduit. Comme les courans emportent malgré eux les navigateurs, de même il y a là un certain courant de l'air qui vous presse de son poids ; l'avide Chaos vous attire, et les ténèbres venant à vous prendre ne vous permettent plus de revenir sur vos pas. Au centre de ce vaste abîme, coulent les flots pesans et paresseux du Léthé, qui portent avec eux l'oubli des maux de la vie ; et pour fermer aux Mânes le chemin du retour, ce fleuve tranquille étend partout ses mille bras en replis sinueux, imitant le cours bizarre et capricieux du Méandre, qui semble tantôt se chercher, tantôt se fuir lui-même, incertain s'il doit descendre à la mer, ou remonter vers sa source. Plus loin, s'étendent les eaux noires et dormantes du Cocyte. On n'entend là que le cri des vautours, le gémissement funèbre des hiboux, la voix sinistre de l'effraie. Là s'élèvent des forêts sombres et effrayantes que domine l'if funéraire : sous son ombrage se tient le Sommeil paresseux, la Faim tristement couchée à terre et la bouche béante, le Remords qui se couvre le visage pour n'y pas laisser voir ses crimes, la

Peur, l'Épouvante, le Deuil, la Douleur frémissante, le noir Chagrin, la Maladie tremblante, et la Guerre homicide ; puis, cachée en un coin, tout au fond, l'impuissante Vieillesse qui appuie d'un bâton ses pas chancelans.

AMPHITRYON.

Ya-t-il au moins quelque partie de ce sol affreux qui produise les dons de Cérès ou de Bacchus ?

THÉSÉE.

Non, point de prés fleuris qui charment les yeux par leur douce verdure ; point de moissons joyeusement balancées dans l'air par le souffle du Zéphyr, point d'arbres courbés sous le poids de leurs fruits. Ces lieux profonds n'offrent partout que l'image de la mort et de la stérilité : c'est une terre affreuse, éternellement inculte et désolée, la limite du monde où toute vie expire. L'air y est épais et immobile, une nuit sombre pèse lourdement sur ce monde engourdi : tout y respire la tristesse et l'horreur, et ce séjour de la Mort est plus hideux que la mort même.

AMPHITRYON.

Et le dieu qui règne sur ces demeures ténébreuses, où a-t-il son trône et le siège de son triste empire ?

THÉSÉE.

Il est dans un obscur enfoncement du Tartare un espace enveloppé de brouillards épais et de sombres nuages. Là, d'une source commune, s'échappent deux fleuves bien différens : l'un, et c'est celui que les dieux prennent à témoin de leurs sermens, roule d'un cours tranquille et doux ses eaux sacrées ; l'autre s'élance

avec un fracas épouvantable, et entraîne des rochers dans ses flots, qu'il est impossible de remonter : c'est l'Achéron. Derrière s'élève le palais de Pluton, vaste demeure ombragée par un bois épais. Des rochers suspendus et creusés forment le vestibule immense de ce noir séjour : c'est le chemin des Mânes, et l'entrée du sombre royaume. Tout autour s'étend la plaine, où Pluton, fièrement assis sur son trône, reconnaît les âmes qui arrivent. Son visage est majestueux, mais terrible ; son front menaçant, mais empreint encore de la beauté de ses frères, et du cachet de sa haute origine : c'est Jupiter, mais Jupiter lançant la foudre. Il résume en lui presque tout le sombre empire qu'il tient sous sa puissance, et son regard fait trembler tout ce qui fait trembler les hommes.

AMPHITRYON.

Est-il vrai que la justice tardive saisit les coupables dans l'Enfer, et que les forfaits, oubliés de ceux même qui les avaient commis, y trouvent leur châtiment ? Quel est le juge qui tient la balance de la justice et recherche la vérité ?

THÉSÉE.

Il n'y a pas un seul juge, mais plusieurs qui, assis sur des sièges élevés, prononcent enfin contre les coupables les sentences qu'ils ont méritées. Ici c'est le tribunal de Minos, là celui de Rhadamanthe, là celui du beau-père de Thétis. Les scélérats souffrent les maux qu'ils ont faits, le crime retourne à son auteur, et le coupable reçoit selon ses œuvres. J'ai vu des rois cruels plongés dans des cachots, et des tyrans impitoyables déchirés de verges par des mains plébéiennes. Mais le roi qui a uni la douceur à la puissance, qui, maître de la vie des hommes, a gardé ses mains pures,

qui, au lieu de rougir de sang son sceptre pacifique, a respecté les jours de ses sujets, après avoir mesuré la carrière d'une vie longue et fortunée, il monte au ciel, ou, reçu dans les bocages rians de l'heureux Élysée, devient juge aux Enfers. Épargnez le sang des hommes, rois de la terre, car vous aurez à rendre un compte plus rigoureux.

AMPHITRYON.

Il est donc vrai qu'il y a aux Enfers un lieu réservé aux coupables, et que les impies, comme la renommée nous l'assure, y souffrent chargés de chaînes, et livrés à des tourmens éternels ?

THÉSÉE.

Là, Ixion tourne rapidement au branle de sa roue. Un énorme rocher presse la tête de Sisiphe. Tourmenté de la soif au milieu du fleuve dans lequel il est plongé, le vieux Tantale cherche en vain à saisir l'onde qui le fuit ; elle vient baigner son menton, et au moment où, tant de fois trompé dans son espérance, il croit la tenir, elle échappe à ses lèvres, ainsi que les fruits dont la présence irrite ses désirs. Un vautour affamé ronge éternellement le foie de Tityus ; les Danaïdes se fatiguent vainement à remplir leurs urnes ; les filles dénaturées de Cadmus s'agitent dans le même transport de fureur qui fit leur crime ; et les avides Harpies menacent toujours la table de Phinée.

AMPHITRYON.

Maintenant, racontez-moi le glorieux combat de mon fils. Cerbère, qu'il ramène, est-il un présent volontaire de son oncle, ou le trophée de sa victoire ?

THÉSÉE.

Une roche funèbre domine les eaux dormantes du Styx, à l'endroit où son cours est si lent qu'il semble tout-à-fait immobile. Ce fleuve est gardé par un sombre vieillard dont l'aspect seul épouvante : c'est lui qui passe d'une rive à l'autre les Mânes tremblans ; sa barbe en désordre pend sur sa poitrine ; un nœud grossier ferme sa robe hideuse ; un feu sauvage brille dans ses yeux ardens et enfoncés ; lui-même tient en ses mains la longue rame qui lui sert à conduire sa barque.

Il la ramenait vide au rivage pour y prendre d'autres âmes : Hercule demande à passer, et les Ombres s'écartent devant lui. Où vas-tu, mortel audacieux ? arrête ! s'écrie l'outrageux Charon. Impatient de tout retard, le fils d'Alcmène saisit la rame du vieux nocher, l'en frappe, et s'élance dans sa barque ; cet esquif, assez fort pour porter les générations humaines, fléchit sous le poids du héros ; il s'assied, et les deux côtés de la barque surchargée et tremblante reçoivent l'eau du Léthé. La vue d'Hercule fait pâlir tous les monstres qu'il a vaincus, les cruels Centaures, et les Lapithes enivrés que le vin poussait aux combats. Pour trouver un asile dans les dernières profondeurs du Styx, l'hydre de Lerne enfonce à la fois sous les eaux toutes ses têtes renaissantes.

Alors se découvre le palais de l'avare Pluton : c'est là que le terrible chien des Enfers épouvante les Ombres, et, secouant ses trois têtes avec un bruit affreux, veille à la garde du noir empire. Des serpents lèchent l'écume sanglante qui sort de ses trois gueules ; des vipères se dressent parmi les poils de son cou ; sa queue recourbée est un énorme dragon qui toujours siffle. La fureur de ce monstre répond à sa figure : à peine a-t-il entendu le bruit des pas d'un homme, que les serpens de son cou se dressent

et se hérissent, et son oreille attentive cherche à recueillir le son qui la frappe, habituée qu'elle est à entendre même le pas silencieux des Ombres. Dès que le fils de Jupiter se fut approché, le monstre s'assit dans son antre, indécis et troublé. Les deux ennemis tremblèrent l'un devant l'autre. Tout à coup Cerbère pousse un aboiement affreux qui ébranle les muettes profondeurs de l'Enfer ; les serpens dont il est couvert sifflent tous à la fois. Le son de cette voix horrible s'échappant de ses trois gueules porte l'effroi jusque parmi les Ombres heureuses. Hercule aussitôt ramène autour de son bras gauche une tête effroyable, à la gueule ouverte et menaçante, la tête du lion de Némée, et s'en couvre comme d'un large bouclier. Sa main droite est armée de sa forte massue, instrument de ses victoires ; il la tourne rapidement de tous côtés, frappe et redouble ses coups. Cerbère, vaincu, tombe dans l'abattement ; épuisé de lassitude, il incline à la fois ses trois têtes, et sort de son antre, qu'il abandonne au vainqueur.

Àcette vue, Pluton et Proserpine se troublent sur leur trône, et laissent emmener Cerbère : ils accordent de plus ma liberté à la demande de votre fils. Hercule, caressant de la main les têtes furieuses du monstre qu'il a vaincu, les assujétit avec une chaîne de diamant. Oubliant sa fureur, le gardien vigilant du sombre empire baisse timidement les oreilles, se laisse emmener, reconnaît son maître, se soumet à sa puissance, et le suit en agitant sans colère, autour de ses flancs, le dragon qui lui sert de queue. Mais arrivé à l'ouverture du Ténare, le vif éclat de la lumière céleste frappant ses yeux pour la première fois, il se ranime tout enchaîné qu'il est, et secoue violemment les chaînes qui l'accablent. Il est au moment d'entraîner son vainqueur, de le ramener en arrière, et de lui faire lâcher pied. Alcide réclame alors l'assistance de mon bras. Je joins mes forces aux siennes, et, après beaucoup

d'efforts pour dompter la résistance de ce monstre qui se débattait entre nos bras plein de fureur et de violence, nous parvenons à le traîner sur la terre. À peine a-t-il vu le jour et cet océan de vive lumière qui flotte dans l'espace éthéré, c'est la nuit pour ses yeux ; il les attache à la terre, et les ferme afin d'échapper au jour qui le brûle ; il tourne ses têtes en arrière, les ramène vers la terre, et finit par les cacher sous l'ombre d'Hercule.

Mais j'entends les pas d'une multitude joyeuse et bruyante, qui, le front ceint de lauriers, célèbre les hauts faits du grand Alcide.

Scène III.

CHŒUR DE THÉBAINS.

Eurysthée, que Junon fit naître avant Hercule, avait ordonné à ce héros de pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs du monde : il ne lui manquait plus pour fermer la liste de ses travaux que de vaincre Pluton, roi de la troisième partie de l'univers. Hercule a eu l'audace de tenter le ténébreux passage qui mène au sombre pays des Mânes, voie funeste, et semée de noires forêts, mais fréquentée par la foule innombrable des âmes qui descendent aux enfers. Comme les habitans des villes s'empressent au théâtre, attirés par la nouveauté des jeux ; comme les peuples accourent aux combats d'Olympie, quand le cinquième été ramène les fêtes de Jupiter ; comme au retour des longues nuits, quand la Balance vient allonger les heures du sommeil et partage également le cours du soleil entre les deux hémisphères, la foule se rend aux mystérieux sacrifices de Cérès, et que les initiés de l'Attique

sortent de leurs maisons pour célébrer les nocturnes cérémonies d'Éleusis ; telle et aussi nombreuse est la foule qui chemine sur la route silencieuse des enfers. Les uns se traînent à pas lents, sous le poids des années, tristes, et rassasiés de jours ; d'autres, plus jeunes, marchent aussi plus vite ; ce sont les vierges qui n'ont point connu les nœuds sacrés de l'hymen, des adolescens qui n'ont point coupé leur première chevelure, des enfans qui commencent à peine à bégayer le nom de leur mère. À eux seuls, pour diminuer leur effroi, il est donné des flambeaux qui dissipent devant eux l'horreur des ténèbres. Les autres âmes cheminent dans la nuit, tristes comme nous le sommes, quand, loin du jour, nous sentons avec un douloureux serrement de cœur la terre tout entière peser sur nos têtes.

Là règne l'épais chaos, d'affreuses ténèbres, une nuit de couleur sinistre, un repos et un silence effrayans, des nuées vides et sans eau.

Puisse une lente vieillesse ne nous conduire que bien tard à cet affreux séjour, où l'on arrive toujours trop tôt puisqu'on n'en revient jamais ! Que sert de prévenir l'heure fatale ? Toute cette foule d'hommes, qui s'agite confusément sous le soleil, doit un jour descendre au séjour des Mânes, et passer l'eau stagnante du Cocyte. Du couchant à l'aurore, le genre humain croît tout entier comme une moisson que tu dois recueillir ; c'est pour toi qu'elle mûrit, ô Mort ! épargne du moins les générations futures : quand tu serais lente à venir, qu'importe, ne courons-nous pas nous-mêmes au devant de toi ? Le jour où nous recevons la vie, nous commençons à la perdre.

Ce jour est un jour de fête et de joie pour Thèbes. Empressez-vous autour des autels, et immolez de grasses victimes. Hommes

et femmes, réunissez-vous pour former des danses solennelles. Que les habitans de nos riches campagnes laissent reposer leurs charrues. Le bras d'Hercule assure la paix au monde, depuis l'astre du matin jusqu'à l'étoile du couchant, et dans ces climats où le soleil, occupant le milieu du ciel, ne laisse point d'ombre autour des corps. Sur toute cette étendue que Téthys enferme de sa vaste ceinture, il n'y a plus rien qu'Alcide n'ait surmonté. Il a passé les fleuves du Tartare, et voici qu'il remonte vainqueur des enfers. Que craindre encore désormais ? Après les enfers il n'y a plus rien. Prêtre des dieux, faites pour son noble front une couronne du peuplier qu'il aime.

ACTE QUATRIÈME. · Scène I.

HERCULE, THÉSÉE, AMPHYTRION, MÉGARE.

HERCULE.

Renversé par mon bras vengeur, Lycus a mordu la poussière : tous ceux qui avaient partagé sa tyrannie, ont aussi partagé son trépas. Maintenant je vais offrir des sacrifices à mon père et aux autres dieux, en reconnaissance de ma victoire, et immoler sur leurs autels les victimes qui leur sont dues.

Déesse des combats, ma compagne et mon appui dans mes travaux, toi dont la main gauche porte l'égide redoutable armée de la tête de la Gorgone, je t'invoque, ô Pallas ! Dieu vainqueur de Lycurgue, et conquérant de l'Inde, toi qui balances dans tes mains le thyrse orné de pampres verts, sois-moi propice. Apollon, dieu de la lyre, et toi, Diane, sa sœur, qui te plais à lancer des

flèches rapides, vous tous mes frères, qui habitez l'Olympe, et qui ne devez pas le jour à la marâtre qui me poursuit de sa colère, écoutez mes vœux.

Qu'on amène ici les plus grasses victimes. Que les parfums de l'Inde, que l'encens de l'Arabie, brûlent sur les autels ; que leur douce vapeur s'élève en épais tourbillons. Que les rameaux du peuplier se tressent en couronnes sur nos têtes ; vous, Thésée, mettez autour de la vôtre l'olivier de la ville de Minerve ; nous adorerons, nous, le maître du tonnerre ; vos hommages s'adresseront aux fondateurs de Thèbes, à la grotte sauvage du belliqueux Zéthus, à la fontaine célèbre de Dircé, au dieu tyrien qu'un roi étranger apporta parmi nous. Jetez de l'encens sur les brasiers sacrés.

AMPHITRYON.

Mon fils, il faudrait d'abord purifier tes mains souillées de carnage et teintes du sang ennemi.

HERCULE.

Que ne puis-je au contraire offrir aux dieux le sang de cet homme impie ! jamais libation plus agréable n'eût coulé sur un autel : la victime la plus méritoire et la plus acceptable qui puisse être sacrifiée à Jupiter, c'est un tyran.

AMPHITRYON.

Demande à ton père la fin de tes rudes travaux ; prie-le de mettre un terme à tes fatigues.

HERCULE.

Je vais prononcer des vœux dignes de Jupiter et dignes de moi. Que le ciel, la terre et l'air maintiennent leur antique harmonie ; que les astres accomplissent sans désordre leurs révolutions éternelles ; qu'une profonde paix descende sur le monde ; que le fer ne serve désormais qu'aux travaux innocens qui fécondent la terre ; que l'épée disparaisse ; plus de vents furieux qui soulèvent les flots, plus de foudres lancées par la main vengeresse de Jupiter ; que nul torrent grossi par les neiges de l'hiver ne déracine les moissons dans son cours ; plus de poisons, plus d'herbe malfaisante, aux sucs vénéneux et mortels ; plus de tyrans cruels et barbares. Si la terre cache encore dans son sein quelque monstre qui doive en sortir un jour, qu'elle se hâte ; que ce fléau paraisse, afin qu'il tombe sous la puissance de mon bras.

Mais quoi ? nous sommes au milieu du jour, et la nuit couvre le ciel. Le soleil pâlit, sans qu'aucun nuage le voile. Quelle puissance ramène le jour en arrière, et le fait rétrograder vers l'orient ? Pourquoi cette nuit profonde et inconnue ? que signifient ces étoiles qui brillent au ciel en plein midi ? le lion de Némée, dont la mort fut le premier de mes travaux, éclaire la plus belle partie du firmament ; il est tout étincelant de fureur, sa gueule s'ouvre comme pour dévorer quelque constellation ; sa tête se dresse avec menace ; le feu jaillit de ses naseaux, l'or de sa crinière fauve étincelle autour de son cou. Tous les astres qui ramènent le fertile automne, et ceux qui nous versent les frimas et les glaces de l'hiver, il va les franchir d'un bond, pour attaquer le signe du printemps, et briser la tête du Taureau.

AMPHITRYON.

D'où vient ce trouble soudain ? ô mon fils ! pourquoi porter çà et là tes yeux ardens, et quel est ce vertige qui change ainsi pour

toi l'aspect du ciel ?

HERCULE.

J'ai soumis la terre, et vaincu les flots orageux ; l'enfer même a éprouvé ma puissance, le ciel seul ne la connaît pas encore : c'est une conquête digne de moi. Je vais m'élever dans les plus hautes régions du monde céleste ; oui, montons jusqu'au séjour des dieux, Jupiter m'en permet l'entrée. Mais s'il me la refuse ? non, la terre ne peut me porter plus long-temps, elle doit enfin me rendre au ciel ma patrie. Voici que tous les dieux m'appellent de concert, et m'ouvrent les portes de l'Olympe ; Junon seule veut me les fermer. Laisse-moi entrer, ouvre-moi la porte, ô Junon, si tu ne veux pas que je la brise. Tu hésites encore ? je vais rompre les chaînes de Saturne, et lâcher ce vieux roi du ciel contre le fils impie qui l'a détrôné. Que les Titans furieux se préparent à recommencer la guerre, je leur servirai de chef ; j'arracherai les collines avec les forêts qui les couvrent, je déracinerai les montagnes habitées par les Centaures ; je les poserai l'une sur l'autre, comme des degrés pour monter au ciel. Chiron va voir l'Ossa dominer le Pélion ; l'Olympe sera le dernier échelon qui me portera, ou que je lancerai jusqu'au séjour des dieux.

AMPHITRYON.

Écarte, ô mon fils, ces coupables pensées. Ton cœur est noble, mais il s'égare ; hâte-toi de calmer cette fougue impétueuse.

HERCULE.

Que vois-je ? les Géans furieux se dressent tous en armes ! Tityus s'est échappé du séjour des Ombres, le sein déchiré, sans entrailles, et le voilà tout près du ciel ! le Cithéron s'ébranle, l'or-

gueilleuse Pallène tremble jusque dans ses fondemens, et toute la vallée de Tempé. Un des Titans a soulevé la cime du Pinde, un autre l'Œta. Mimas se livre à toute sa furie. La cruelle Érinnys agite son fouet terrible, et, balançant dans ses mains des tisons ardens retirés des flammes d'un bûcher, elle en menace ma tête, et toujours de plus près. L'affreuse Tisiphone, avec sa chevelure de serpens, ferme avec sa torche enflammée la porte des enfers, restée sans défense depuis l'enlèvement de Cerbère. Mais j'aperçois ici cachés les enfans de Lycus, race coupable d'un tyran : je vais vous réunir à votre père ; deux flèches rapides vont partir de mon arc ; le but est digne de mes coups.

AMPHITRYON.

Où l'emporte son aveugle fureur ? il a ramené l'une vers l'autre les deux extrémités de son arc immense ; il prend une flèche dans son carquois ; elle s'échappe en sifflant, traverse par le milieu la tête de l'enfant, et n'y laisse que la blessure qu'elle a faite.

HERCULE.

Je découvrirai ce qui subsiste encore de cette race infâme, et ses retraites les mieux cachées. Mais pourquoi différer ? il me reste de plus grands coups à frapper, il me faut combattre Mycènes, et détruire de mes mains ses fortes murailles bâties par les Cyclopes. Allons, renversons ce palais, vain obstacle qui m'arrête, brisons ses portes, et les colonnes qui le soutiennent. Le voilà maintenant à jour ; et je découvre ici caché le fils d'un père abominable.

AMPHITRYON.

Le pauvre enfant lui demande grâce d'une voix timide en étendant vers lui ses petites mains suppliantes. Ô crime affreux, spectacle horrible et déchirant ! il l'a saisi par cette main qu'il lui tendait, l'a fait tourner trois fois autour de sa tête, et l'a lancé avec fureur. La tête a retenti en se brisant contre la pierre, et la cervelle a jailli contre les murailles. Mais voici la malheureuse Mégare qui, tremblante et égarée, s'échappe de sa retraite en cachant dans son sein le plus jeune de ses enfans.

HERCULE.

Quand même tu pourrais fuir jusque dans les bras de Jupiter et t'y cacher, ma main saurait bien t'y atteindre et t'en arracher.

AMPHITRYON.

Où courez-vous, malheureuse ! quelle retraite, quel asile pensez-vous chercher ? il n'en est point au monde contre la fureur d'Hercule ; jetez-vous plutôt dans ses bras, en essayant de le fléchir par de douces prières.

MÉGARE.

Grâce ! ô mon époux, grâce ! reconnais Mégare ; cet enfant, c'est ta vivante image, c'est toi-même : vois-tu comme il te tend les mains ?

HERCULE.

Cette cruelle marâtre est en ma puissance ; viens, je vais te punir, et délivrer Jupiter du joug honteux que tu fais peser sur lui, mais avant la mère il faut tuer d'abord ce petit monstre.

MÉGARE.

Insensé, que vas-tu faire ? c'est ton sang que tu vas répandre !

AMPHITRYON.

Le pauvre enfant est déjà mort, avant d'avoir été frappé, de la peur que lui causent les regards enflammés de son père ; il ne respire plus. Maintenant c'est contre son épouse qu'il brandit sa pesante massue ; il lui brise les os ; sa tête, séparée, manque au tronc, et ne peut se retrouver nulle part. Ô malheureuse et trop longue vieillesse ! peux-tu bien contempler ce spectacle ? Si ma douleur t'irrite, je suis prêt à mourir ; prends-moi pour but de tes flèches, ou tourne contre moi cette massue, couverte du sang des monstres ; délivre-toi d'un homme qui n'est pas ton père, et dont le nom déshonorerait ta gloire.

THÉSÉE.

Pourquoi, malheureux vieillard, vous offrir de vous-même à la mort ? que voulez-vous faire ? fuyez, cachez-vous, épargnez un crime à la main d'Hercule.

HERCULE.

C'est bien. J'ai entièrement détruit la famille d'un odieux tyran. C'est à toi, épouse de Jupiter, que je viens d'immoler ces victimes ; mes vœux étaient dignes de toi, je les accomplis sans regret ; je trouverai dans Argos d'autres victimes à t'offrir.

AMPHITRYON.

Ton sacrifice n'est pas complet, mon fils ; il faut l'achever. La victime est au pied des autels ; la tête inclinée, elle n'attend que la main qui doit l'immoler. Me voici, j'appelle, je provoque tes coups. Frappe donc. Mais quoi ! sa vue se trouble, un nuage de

douleur se répand sur ses yeux, sa main tremble ! le sommeil descend sur lui, sa tête fatiguée s'incline et se penche sur sa poitrine. Ses genoux s'affaissent, et le voilà qui roule à terre de tout son poids, comme un orme qui tombe dans les forêts, comme une digue jetée à la mer pour y former un port. Vis-tu, ou si ta fureur, qui t'a porté à détruire ta famille, t'a détruit toi-même ? Il dort : on le sent vivre et respirer. Laissons-lui prendre quelques momens de repos, afin que le calme profond du sommeil apaise le trouble violent qui l'agite. Enlevez-lui ses armes, pour que sa fureur ne les reprenne pas au réveil.

Scène II.

CHŒUR DE THÉBAINS.

Que le ciel et le dieu puissant qui le tient sous ses lois, que la terre féconde, et les flots mouvans de la mer prennent le deuil ; et toi surtout, brillant Soleil, qui colores de tes feux la terre et les mers, et chasses les ténèbres devant l'éclat de tes rayons : de l'aurore au couchant, Hercule a suivi ta marche. Il connaît le lieu de ton lever et celui de ton coucher. Dieux suprêmes, dissipez les terribles visions qui l'obsèdent, et ramenez à la raison ses esprits égarés. Sommeil réparateur des maux, repos de l'âme, toi, la meilleure partie de l'existence humaine, fils ailé d'Astrée, et frère compatissant de la cruelle Mort, qui, mêlant l'erreur à la vérité, tantôt nous révèles, et tantôt nous caches les secrets de l'avenir : père de toutes choses, port assuré contre les orages de la vie, repos du jour, compagnon de la nuit, qui répands également tes dons sur le monarque et sur l'esclave, verse le baume adoucissant

de tes pavots sur Hercule, et calme l'affreux désordre de son âme. Toi qui donnes aux mortels tremblans à l'idée du trépas un avant-goût de la mort véritable, embrasse tout son corps de tes fortes étreintes ; qu'un assoupissement profond enchaîne ses bras invincibles, et ne cesse point de peser sur sa large poitrine jusqu'à ce que sa raison ait repris son cours accoutumé.

Le voilà étendu sur la terre ; des songes affreux s'agitent dans son cœur ; le transport furieux qui s'est emparé de lui n'est pas encore apaisé. Habitué à reposer sa tête fatiguée sur sa lourde massue, il étend vainement sa main pour la saisir, et ses bras s'agitent en mouvements inutiles. Tout le feu de sa rage n'est pas éteint, mais l'orage gronde encore dans son âme, comme sur une mer qui, battue par des vents impétueux, conserve long-temps l'agitation de ses flots, et s'enfle encore lorsque déjà le vent ne la soulève plus. Apaise les vagues émues de son âme. Rends-lui sa douceur et sa vertu première. Ou plutôt laisse-lui le trouble de son cœur, et donne un libre cours à son triste délire. La folie seule, ô Hercule, peut te justifier désormais. Après le bonheur de garder ses mains pures, c'en est un encore d'ignorer ses crimes.

Maintenant, malheureux, frappe à grands coups ta poitrine ; que ces mains victorieuses tournent leurs forces contre elles-mêmes, contre ces bras qui ont porté le monde. Que tes vastes gémissemens soient entendus au ciel, que la reine des enfers les entende, et qu'ils aillent frapper les oreilles du chien terrible, endormi au fond de son antre sous le poids des chaînes qui l'accablent. Que tes lugubres cris retentissent jusqu'au sein du chaos, dans l'abîme des mers profondes, et dans l'air que tu as fait résonner autrefois plus glorieusement au bruit de tes coups.

Ce n'est pas légèrement qu'il faut frapper un sein troublé par tant de remords affreux. Il faut que tes cris ébranlent à la fois le ciel, la terre et les enfers. Carquois long-temps glorieux, qu'il porte sur ses épaules comme un ornement et comme une force, et vous flèches puissantes, frappez-le donc à son tour, cet homme cruel ; que sa massue lui serve à se meurtrir lui-même, et fasse retentir à grand bruit sa poitrine coupable. Que toutes ses armes deviennent les instrumens du supplice qu'il a mérité.

Tristes enfans, qui n'aviez pu, trop jeunes, suivre les traces de votre glorieux père, ni mettre à mort les cruels tyrans ; qui n'aviez pu encore dresser vos membres aux luttes savantes de la Grèce, aux combats du ceste et du pugilat, qui du moins saviez déjà tendre l'arc léger du Scythe, et d'une flèche rapide, lancée d'une main sûre, frapper le cerf qui fuit devant le chasseur, mais non terrasser les lions à la crinière bondissante, allez, descendez vers les fleuves de l'enfer, innocentes victimes, immolées sur le seuil de la vie par la main criminelle de votre père furieux ; allez, pauvres enfans, suivez le sentier funeste, illustré par le plus noble des travaux d'Hercule, allez vous offrir aux maîtres irrités du sombre empire.

ACTE CINQUIÈME. · Scène I.

HERCULE, AMPHITRYON, THÉSÉE.

HERCULE.

Quel est ce lieu-ci ? quel est ce pays, quelle est cette partie du monde ? où suis-je donc ? sous les feux du soleil levant, ou vers

les climats de l'Ourse glacée ? est-ce enfin la pointe d'Hespérie que je vois, et les rivages de la mer Occidentale ? quel est cet air que je respire ? quelle est la terre où je repose ? c'est bien à Thèbes que je suis ; mais pourquoi ce palais détruit, ces corps sanglans ? Est-ce que les spectres effrayans de l'enfer m'obsèderaient encore ? Oui, même après mon retour à la lumière, ces monstres funèbres s'agitent devant moi. Je suis honteux de l'avouer, j'ai peur ; je ne sais quel pressentiment fatal me trouble, et m'annonce d'affreux malheurs. Où est mon père, où est mon épouse, si fière de ses nombreux enfans ? Pourquoi n'ai-je plus à mon bras gauche la dépouille du lion de Némée ? Qu'est devenu ce trophée qui me donnait à la fois une cuirasse pour les combats, une couche molle pour le sommeil ? Où est mon arc ? où sont mes flèches ? qui a pu m'ôter mes armes à moi vivant ? Quel homme a pu ravir de telles dépouilles, et ne pas trembler devant Hercule même endormi ? Je veux connaître mon vainqueur, oui, je le veux.

Parais, noble rival, à qui mon père, désertant le ciel, a donné le jour après moi ; dont la naissance a coûté au monde une plus longue nuit que celle où je suis né. Quelle horreur a frappé ma vue ? mes enfants baignés dans leur sang, mon épouse égorgée ! Quel nouveau Lycus s'est emparé du trône ? qui a pu commettre un pareil forfait dans Thèbes, après que j'y suis rentré ? Habitans des bords de l'Ismène, peuples de l'Attique, peuples du Péloponnèse que deux mers baignent de leurs flots, venez à mon secours, montrez-moi l'auteur de cet horrible carnage. Ma colère va tomber sur tous : celui qui ne me dénoncera pas mon ennemi, le deviendra lui-même. Vainqueur d'Alcide, tu te caches ? Parais donc ; que tu viennes venger le tyran cruel de la Thrace, ou Géryon, à qui j'ai ravi ses troupeaux, ou les deux rois de la Libye, je

suis prêt à combattre : me voici tout nu, sans armes, quand tu devrais m'attaquer avec les miennes.

Mais pourquoi Thésée évite-t-il mes regards, et mon père aussi ? Pourquoi se cachent-ils le visage ? Retenez vos pleurs. Quel est l'assassin de toute ma famille ? nommez-le-moi. Vous gardez le silence, ô mon père ? Parle donc, toi, Thésée ; parle, je l'exige de ta fidèle amitié.

Tous deux restent muets, se cachent le visage de honte, et me dérobent les larmes qui tombent de leurs yeux. Qu'y a-t-il dans ce malheur dont il faille rougir ? Est-ce que le cruel tyran d'Argos, ou la faction de Lycus vengeant la mort de son chef, nous auraient à ce point humiliés ? Ô mon père ! je vous en conjure, par mes nobles exploits, par votre nom que j'honore à l'égal de celui des dieux, parlez : quel est le destructeur de ma famille, le vainqueur qui m'a dépouillé ?

AMPHITRYON.

Ne cherche point la cause de tes malheurs.

HERCULE.

Et rester sans vengeance ?

AMPHITRYON.

La vengeance est souvent funeste.

HERCULE.

Un homme serait-il jamais assez lâche, pour souffrir patiemment de si grands maux ?

AMPHITRYON.

Oui, dans la crainte de plus grands encore.

HERCULE.

Mais est-il possible, mon père, de craindre de plus grands, de plus affreux malheurs que les miens ?

AMPHITRYON.

Ce que tu connais de tes malheurs, n'en est qu'une bien faible partie.

HERCULE.

Prenez pitié de moi, mon père ; j'étends vers vous mes mains suppliantes. Mais quoi ? il les repousse. Ah ! le crime plane autour de moi. D'où vient ce sang ? quelle est cette flèche, teinte du sang de cet enfant ? elle fut teinte autrefois de celui de l'hydre de Lerne. Je reconnais mes traits : il n'est pas besoin de chercher la main qui les a lancés. Quel autre aurait pu tendre mon arc, et en ramener la corde qui cède à peine à l'effort de mon bras ? Oh ! je m'adresse à vous encore une fois, mon père ; est-ce moi qui ai commis ce crime ? Ils ne répondent pas ; c'est bien moi.

AMPHITRYON.

Àtoi le malheur, à ta marâtre le crime ; c'est un coup affreux dont tu ne dois pas t'accuser toi-même.

HERCULE.

Ô Jupiter ! lance tes foudres de tous les points du ciel ; tu m'as oublié, moi ton fils : que tout s'arme du moins pour venger mes

enfans. Que la voûte étoilée s'ébranle, et que des carreaux de flammes partent à la fois de l'un et de l'autre pôle. Que mon corps enchaîné sur les roches caspiennes soit la proie d'un vautour avide. Pourquoi laisser vacante la place de Prométhée ? il faut disposer pour mon supplice le sommet affreux du Caucase, montagne escarpée, sans forêts, pleine de bêtes et d'oiseaux féroces. Que mes deux bras, attachés aux deux Symplégades qui resserrent les flots de la mer de Scythie, s'étendent sur l'abîme ; et quand ces deux roches viendront à se rapprocher, en lançant jusqu'aux nues les vagues pressées contre leurs flancs, je les empêcherai de se réunir, déchiré moi-même par leur choc éternel. Mais pourquoi ne pas former plutôt un immense bûcher, pour y verser mon sang impie, et me consumer dans les flammes ? Oui, oui, c'est ce que je veux exécuter ; je veux rendre Hercule aux enfers dont il s'est échappé.

AMPHITRYON.

Le trouble de son cœur n'est pas encore apaisé. Seulement sa colère a changé d'objet, et, par un effet naturel de la folie, c'est contre lui-même qu'elle se tourne.

HERCULE.

Sombre demeure des Furies, prison des enfers, cachots réservés aux coupables, lieux plus profonds que l'Érèbe, s'il en est, lieux inconnus de Cerbère et de moi, c'est dans vos ténèbres qu'il faut me cacher : je veux descendre dans les derniers gouffres du Tartare, pour n'en plus remonter. Ô cœur féroce et barbare ! pauvres enfans, semés en lambeaux par tout ce palais ! qui pourrait vous donner assez de larmes ? Mes yeux, indociles à la douleur, n'en savent point verser. Qu'on m'apporte une épée, qu'on

me donne mes flèches et ma lourde massue. Pour toi je briserai mes flèches, ô mon fils ; pour toi je romprai mon arc ; pour toi je brûlerai cette massue qui servira de bois pour ton bûcher ; ce carquois même tout rempli de flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, je le jetterai dans les flammes. Il faut punir mes armes ; et vous, qui les avez déshonorées, je vous brûlerai aussi, mains fatales, instrumens de la haine de Junon.

THÉSÉE.

Qui donna jamais à l'erreur le nom de crime ?

HERCULE.

Quand l'erreur va si loin, elle est bien près du crime.

THÉSÉE.

C'est maintenant que tu dois déployer toute ta force, en portant le poids de ton infortune.

HERCULE.

La fureur ne m'a pas ôté encore toute honte, pour que je veuille voir les hommes fuir tremblans à mon aspect. Mes armes ! Thésée, mes armes ! on me les a prises ; qu'elles me soient rendues à l'instant. Si j'ai recouvré ma raison, remettez-les-moi ; si ma folie dure encore, éloignez-vous, ô mon père : je saurai bien trouver le chemin de la mort.

AMPHITRYON.

Par le mystère de ta naissance, par le respect que tu me dois pour t'avoir mis au monde, ou seulement pour t'avoir élevé ; par

ces cheveux blancs que tous les cœurs vertueux révèrent, je t'en conjure, épargne ma vieillesse délaissée, et la faiblesse de mes vieux ans. Conserve-toi comme l'unique appui de ma maison déchue, comme la dernière consolation de mes disgrâces. Je n'ai recueilli jamais aucun fruit de tes travaux ; toujours il m'a fallu craindre les dangers de la mer, ou la fureur des monstres. S'il est dans le monde un roi barbare qui tue les hommes, ou verse leur sang sur ses autels, il me faut le redouter. Toujours privé de mon fils, je te demande enfin de m'accorder la joie de ta présence, le bonheur de te voir et de te presser sur mes bras.

HERCULE.

Je n'ai point de raison pour jouir plus long-temps de la lumière ; tous les liens qui pouvaient m'attacher à la vie sont brisés : esprit, armes, gloire, femme, enfans, valeur, j'ai tout perdu, jusqu'à ma fureur. Rien ne peut guérir la plaie de ma conscience : il n'y a de remède au crime que la mort.

AMPHITRYON.

Tu veux donc tuer aussi ton père ?

HERCULE.

C'est pour m'épargner ce malheur que je veux mourir.

AMPHITRYON.

Quoi ! sous mes yeux ?

HERCULE.

Je les ai rendus témoins d'un crime.

AMPHITRYON.

Tu dois plutôt, en considération de tant de beaux exploits, obtenir de toi-même le pardon du seul acte coupable que tes mains aient commis.

HERCULE.

Peut-on se pardonner à soi-même ce qu'on a toujours puni dans les autres ? Le bien que j'ai fait m'était commandé ; cet acte seul est de moi tout entier. Venez à mon aide, ô mon père, au nom de votre tendresse paternelle, au nom de ma triste destinée, au nom de cette gloire dont j'ai terni l'éclat. Mes armes ! que la mort du moins me dérobe aux coups de la fortune.

THÉSÉE.

Les prières d'un père ont sans doute assez de puissance ; mais pourtant, sois aussi touché de mes pleurs ; sors de cet abattement, et oppose au malheur ta force accoutumée ; reprends ce courage qui jamais ne plie sous l'infortune ; c'est le moment de montrer toute l'énergie de ton âme : il faut vaincre ta colère.

HERCULE.

Vivant, je reste criminel ; mort, je ne suis plus que malheureux. Hâtons-nous de purger la terre : depuis trop long-temps un monstre impie, cruel, féroce, implacable, attend mes coups ; allons, mon bras, il faut exécuter le plus grand des exploits, celui qui doit effacer tes douze travaux. Ô lâche ! tu hésites ? tu n'as donc de courage que pour tuer des enfans et de faibles femmes ? Si mes armes ne me sont pas rendues, j'arracherai toute la forêt du Pinde, et je me brûlerai moi-même avec les bois sacrés de

Bacchus, et tous les arbres du Cithéron. Je renverserai toute la ville de Thèbes, avec ses habitans ; ses temples, avec les dieux qui les habitent ; je périrai sous leur chute, je m'ensevelirai sous leurs débris, et si ses remparts croulans sont un poids trop léger pour mes fortes épaules, et que nos sept portes ne suffisent pas pour m'écraser de leurs ruines, je ferai tomber sur ma tête le poids énorme de toute cette partie du monde qui sépare le ciel des enfers.

AMPHITRYON.

Rendez-lui ses armes.

HERCULE.

Àcette parole je reconnais mon père. Voici la flèche qui a percé mon enfant.

AMPHITRYON.

Oui, Junon l'a lancée par tes mains.

HERCULE.

Je vais m'en servir à mon tour.

AMPHITRYON.

Ah ! malheureux ! mon cœur se trouble, et s'agite avec violence dans mon sein.

HERCULE.

La flèche est disposée.

AMPHITRYON.

C'est sciemment, c'est volontairement que tu vas commettre ce crime. Eh bien ! dis donc ce que tu veux. Je ne te prie de rien : la mesure de mes maux est comblée, je ne puis plus craindre. Seul tu peux encore me conserver mon fils ; mais me l'enlever, tu ne le peux pas plus qu'un autre : le moment terrible est passé pour moi. Tu ne peux rien pour mon malheur ; mon bonheur seul est encore entre tes mains. Prends un parti ; mais songe, en le prenant, aux obligations sévères et étroites que t'imposent ta vie et ta gloire : il te faut vivre ou me tuer. Mon âme défaillante, non moins accablée par le malheur qu'affaiblie par l'âge, est déjà sur mes lèvres..... Un fils peut-il hésiter ainsi à donner la vie à son père ? Je n'attendrai pas plus long-temps ; cette épée va percer mon sein : je vais mourir, et tomber ici même, par la main d'Alcide, qui aura commis ce crime de sang-froid.

HERCULE.

Pardonnez, mon père ; pardonnez, arrêtez votre main. Humilie-toi, ô mon courage, et cède à la puissance paternelle. Ajoutez ce nouvel effort à la liste de mes premiers travaux ; je vivrai. Thésée, relève mon père abattu et renversé contre terre ; ma main criminelle craindrait de faire outrage à sa pureté.

AMPHITRYON.

Cette main, je veux la baiser, ô mon fils : elle soutiendra mes pas chancelans, je la mettrai sur mon cœur malade, et je guérirai ainsi mes douleurs.

HERCULE.

Où fuir ? où me cacher ? où chercher l'oubli du tombeau ? Les eaux du Tanaïs ou du Nil, les flots impétueux du Tigre ou du Rhin, ceux du Tage qui roule de l'or avec son onde, suffiraient-ils jamais à purifier cette main ? quand les eaux méotides passeraient toutes sur moi, quand Thétis répandrait tous ses flots sur mes mains, la trace de mon crime ne s'effacerait pas. Misérable ! où vas-tu chercher un asile ? à l'orient ou à l'occident ? Connu partout, je ne trouverai nulle part un lieu d'exil. L'univers tout entier me repousse ; les astres se détournent dans leur cours, à mon aspect. Le Soleil a vu Cerbère avec moins d'horreur. Fidèle ami, cher Thésée, trouve-moi quelque retraite lointaine, inconnue des humains. Puisque c'est ton partage d'être toujours le complice des crimes des autres, et de t'attacher aux coupables, tu dois reconnaître mes bienfaits, et me payer de retour ; ramène-moi dans le séjour des Ombres, et je porterai, à ta place, le poids de tes chaînes ; l'enfer me servira d'asile..... Mais que dis-je ? l'enfer aussi me connaît.

THÉSÉE.

Mon pays t'offrira l'asile que tu cherches. C'est là que le dieu de la guerre purifiera tes mains sanglantes, et te rendra tes armes. Viens, Alcide, allons vers cette terre qui rend aux dieux mêmes leur innocence.

NOTES

SUR HERCULE FURIEUX.

Cette pièce est une reproduction de l'Hercule furieux d'Euripide, mais exagérée comme toutes celles de notre auteur ; on trouvera la comparaison des deux tragédies grecque et latine

dans le huitième volume de la nouvelle édition du théâtre des Grecs, par le P. Brumoy. Il n'y en a point d'imitation dans notre langue, du moins nous n'en connaissons pas. Le sujet ne convenait guère à la scène moderne. Le spectacle d'Hercule immolant ses propres enfans dans un accès de folie, n'est ni moral en lui-même, ni propre à faire ressortir aucune idée morale.

Acte I. Page 7. Sœur du dieu de la foudre, car c'est le seul nom qui me reste. Junon était fille de Saturne et de Rhéa, sœur de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Cérès et de Vesta. Jupiter en devint amoureux, et la trompa sous le déguisement d'un coucou. Il l'épousa plus tard dans les formes, et leurs noces furent célébrées, selon Diodore, sur le territoire des Gnossiens, près du fleuve Thérène. Pour rendre ces noces plus solennelles, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les dieux, tous les hommes et tous les animaux, etc. Elle devint ainsi l'épouse de son frère. Ces deux époux vivaient mal ensemble, et plus d'une fois Junon put dire ce qu'elle dit ici, que, de ses deux noms, l'infidélité de Jupiter ne lui laissait que le premier. Virgile a mis la même idée dans la bouche de Didon :

..... Cui me moribundam deseris hospes ?
Hoc solum quoniam nomen de conjuge restat.

Octavie, pour échapper à la cruauté de Néron, dit Tacite, avait abdiqué volontairement le titre d'épouse, pour se contenter du nom de sœur : « Paucis dehine interjectis diebus morijubetur Octavia, quum jam viduam se et tantum sororem testaretur. » (Tacit., Annal., lib. xiv, c. 64.)

Page 7. Je vois l'astre brillant de Calisto. Calisto, fille de Lycaon, une des nymphes de la suite de Diane. Jupiter, sous la

forme de cette déesse, la rendit mère d'Arcas. Diane ayant découvert sa grossesse la chassa de sa compagnie. Junon, plus irritée encore, la métamorphosa en ourse. Mais Jupiter l'enleva avec son fils Arcas, et les plaça dans le ciel où ils forment les constellations de la grande et de la petite Ourse, autrement dites le grand et le petit Chariot.

Qui conduit les flottes d'Argos. Argos est ici la traduction exacte d'Argolicas. Dans un sens plus général il faut entendre les flottes des Grecs.

Je vois le taureau qui ravit Europe la Tyrienne. Suivant la fable, Europe fille d'Agénor, roi de Phénicie, fut enlevée par Jupiter déguisé en taureau. Il est difficile de comprendre comment le maître des dieux put mettre dans le ciel ce taureau qui n'était autre que lui-même sous une forme étrangère. Suivant une autre tradition qui paraît plus historique, Europe aurait été enlevée par un navire crétois qui avait un taureau blanc sur sa proue, ou dont le capitaine s'appelait Taurus. L'Ourse est l'astre du pôle ; le Taureau placé entre le Bélier et les Gémeaux, est le signe du printemps, et ouvre l'année.

Je reconnais les nombreuses filles d'Atlas. Ce sont les Pléiades, et aussi les Hyades, selon qu'elles sont à la tête ou à la queue du Taureau. Les filles d'Atlas étaient au nombre de sept, d'autres disent au nombre de quinze. Quelques-unes d'entre elles furent aimées de Jupiter, les autres prirent soin d'élever Bacchus.

Ici, Orion qui étale son effrayante chevelure. On trouvera, dans les Métamorphoses d'Ovide, l'histoire étrange de la naissance d'Orion. Si son nom n'avait pas été légèrement altéré, il la rappellerait très-exactement :

Perdidit antiquum littera prima sonum,

dit Ovide, Fast., v. 536. Urion a fait Orion. Urion vient de οὖρον, urine. Un commentateur, Delrieu, trouve que Sénèque ne fait point mal de compter Orion parmi les objets de la jalousie de Junon ; la raison, il faut la laisser en latin : Juno pro zelotypia sua dolet decessisse sibi quidquid corio taurino obtigit. C'est une explication qu'il ne faut admettre que faute d'une meilleure.

Page 7. Les étoiles d'or de Persée. Persée était fils de Jupiter et de Danaé (voyez Horace, liv. iii, ode 16). Il fut placé dans le ciel parmi les constellations septentrionales, avec Andromède son épouse, Cassiopée et Céphée. Les étoiles d'or, dont il est question ici, rappellent très-vraisemblablement la pluie d'or qui combla les vœux de Jupiter :

……Fore enim tutum iter et patens
Converse in pretium deo……

Autrement il faudrait ne voir dans aureas qu'une épithète assez commune en poésie. Toutes les étoiles sont d'or, dans un sens poétique :

J'avais maudit le ciel et ses étoiles d'or.

a dit un poète.

Page 9. Les Gémeaux brillans. Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda fille de Tyndare. Du reste ils n'étaient point morts au temps d'Hercule ; et l'on pourrait dire que Sénèque a tort de les mettre déjà dans le ciel. C'est une licence qu'il faut lui pardonner, puisqu'elle est poétique.

Et les enfans de Latone. Apollon et Diane, le Soleil et la Lune.

Dont la naissance rendit à l'île de Délos son ancienne stabilité. Ceci n'est pas très-clair, en voici l'explication : Latone, fille du titan Cœus et de Phœbé sa sœur, suivant Hésiode, ou fille de Saturne, suivant Homère, fut aimée de Jupiter. Junon, dans sa jalousie, voulut qu'elle ne trouvât aucune terre stable pour accoucher. Neptune rendit flottante l'île de Délos, où elle mit au monde Apollon et Diane.

La couronne d'Ariadne y trouve aussi sa place. Ariadne était fille de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé. Elle aima Thésée, qui l'abandonna dans l'île de Naxos, où elle fut aimée de Bacchus (voyez le poëme de Catulle, sur les noces de Thétis et de Pélée). Par la couronne dont il s'agit ici, il faut entendre celle que lui donna Vénus, etc.

Page 9. Thèbes, féconde en femmes adultères. La fable n'en compte cependant que trois, Antiope, fille de Nyctéus, mère de Zéthus et d'Amphion ; Sémélé, fille de Cadmus et d'Harmonia, mère de Bacchus ; Alcmène enfin, épouse d'Amphitryon et mère d'Hercule.

Dont la naissance prit au monde un jour tout entier. La nuit en laquelle il fut conçu dura, dit-on, l'espace de trois nuits, et d'autres prodiges annoncèrent sa gloire future. C'était une éclipse de soleil, à ce que dit Plutarque : « Comme on tient qu'Hercule fut engendré en une longue nuit, le jour ayant été reculé et retardé contre l'ordre de la nature, et le soleil arrêté ; ainsi l'on trouve écrit qu'en la génération et conception de Romulus, le soleil s'éclipsa, et qu'il y eut une véritable conjonction du soleil avec la lune, etc. » (Œuv. moral., de la Fortune des Romains, traduction d'Amyot.)

Il jouit de ma colère. Cette expression, ira nostra fruitur, est belle et hardie. Nous ne pouvons affirmer que Sénèque l'ait employée le premier, mais nous ne connaissons point d'auteur qui s'en soit servi avant lui. Juvénal dit, sat. i, v. 49 :

Exsul ab octava Marius bibit, et fruitur Dis
Iratis.

Boileau a fait un heureux usage de cette hardiesse :

Mais en vain, pour un temps, une taxe l'exile ;
On le verra bientôt, pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
Et jouir du ciel même irrité contre lui.
(Sat. i, v. 72)

Et Voltaire :

Il règne, il affermit le trône qu'il profane ;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.
(Mérope, acte iii, v. 13.)

Aux lieux où le soleil, éteignant ou rallumant ses feux. Il s'agit des deux extrémités de l'Éthiopie, l'une à l'est et l'autre au couchant, mais toutes les deux au midi.

Page 11. Les portes du Jupiter souterrain. Cette expression, Inferni Jovis, se retrouve dans l'Hercule Œtéen de notre auteur :

Nec mœsta nigri regna conterrent Jovis ;

dans Virgile, Énéide, liv. iv, v. 638 :

Sacra Jovi Stygio ;

dans Homère, Iliade, liv. ix, v. 457 :

Ζεὺς τε καταχθόνιος καὶ ἐπαινὴ Περσεφόνεια.

De même Proserpine a été nommée la Junon souterraine par presque tous les poètes latins, notamment par Claudien, dans le fameux début de son poëme sur l'Enlèvement de Proserpine :

Inferni raptoris equos afflataque curru
Litora Tænario caligantesque profundæ
Junonis thalamos, etc.

Au reste, les stoïciens ne reconnaissaient dans Jupiter, Neptune et Pluton, qu'un seul et même dieu, divisé quant aux fonctions, mais un dans son essence, trinité païenne qui n'a rien de commun avec la trinité des chrétiens qui rentre aussi dans l'unité.

Chargé des dépouilles du roi des morts. Il nous a fallu rendre opima victi regis spolia. Les dépouilles opimes étaient les armes du général ennemi que le général romain avait tué dans le combat. Les premières dépouilles de ce genre furent remportées par Romulus sur Acron, roi des Céniniens. Hercule n'avait point tué Pluton, et ne lui avait enlevé que Cerbère ; mais il ne faut pas exiger dans un poète une justesse absolue.

Dont la puissance est égale à celle du maître des dieux. Non pas absolument, mais Pluton était dieu comme Jupiter, et il avait sous sa puissance le tiers du monde ; c'est là ce que nous voulons dire.

Iter ruina quæret (v. 67). Cette expression, belle encore aujourd'hui, devait être neuve au temps de Sénèque ; elle se retrouve dans la Pharsale de Lucain, portrait de César, liv. i :

.....Gaudensque viam fecisse ruina.

Page 13. Et moi-même qui le pressais de tout mon poids. Junon ne veut pas dire qu'elle était dans le ciel au moment où Hercule le portait sur ses épaules, mais qu'elle y était avec tout le poids de sa haine, de sa colère, de sa volonté de peser. Il lui fallait sans doute un point d'appui ; et comme elle n'en trouvait pas hors du ciel, il lui fallait nécessairement le prendre en elle-même et dans sa volonté.

Que la lune..... laisse tomber de nouveaux monstres. Notre auteur adopte ici, poétiquement sans doute, la doctrine des pythagoriciens qui supposaient la lune habitée comme notre terre, et peuplée des mêmes êtres. Rien d'étonnant alors que le lion de Némée en fût tombé. Voyez Achill. Tace, sur Aratus, et Pic de la Mirandole, contre les astrologues. Némésien, Louanges d'Hercule, v. 119, dit que le taureau de l'île de Crète était aussi tombé de la lune :

.....Taurus medio nam sidere lunæ
Progenitus Dictæa Jovis possederat arva.

Page 15. Sous l'épaisseur d'une montagne énorme. Cette montagne énorme était sous l'Érèbe, ulterius Erebo. Voyez plus bas, v. 1221 ; Orphée dit des Euménides :

.....Ὑπὸ κεύθεσιν οἰκἰ' ἔχουσαι,
Ἄντρῳ ἐν ἠερόεντι παρὰ Στυγὸς ἱερὸν ὕδωρ.

Le Styx, suivant Hésiode, Théogonie, v. 778 :

.....Νόσφιν τε θεῶν κλυτὰ δώματα ναίει
Μακρῇσι πέτρῃσι κατηρεφέ'.

Ces deux passages prouvent que les anciens ne regardaient pas le Tartare comme le fond des enfers, et expliquent celui de

notre auteur.

Concutite pectus (v. 105). Nous ne partageons point ici le sentiment du commentateur qui rapporte ces expressions à Hercule. Nobis prius insaniendum est, dit Junon : les vers précédens rentrent dans la même idée que Virgile avait déjà mise dans la bouche de Junon :

.....Tibi nomina mille,
Mille nocendi artes ; fecundum concute pectus.
(Æneid., lib. vii, v. 337)

Page 17. Le jour commence à paraître. Il ne faut pas croire, comme le dit un commentateur, que Junon prenne le lever du soleil pour le moment favorable à son œuvre : au contraire, il en était des Furies et de l'enfer païen comme des sorcières et des esprits au moyen âge : le point du jour les faisait fuir et troublait leurs opérations. Sous ce rapport, Virgile, Énéide, liv. vi., v. 739, et Claudien, Guerre contre Gildon, v. 348, ne parlent pas autrement que Shakspeare, Hamlet, acte i, et Goëthe, Faust, acte v. Voyez aussi Horace, liv. ii, sat. 9 ; et Properce, liv. iv., élég. 7, v. 89 :

Nocte vagæ ferimur : nox clausas liberat umbras,
Errat et abjecta Cerberus ipse sera.
Luce jubent leges Lethæa ad stagna reverti :
Nos vehimur : vectum nauta recenset opus.

Le soleil dore la cime de l'Œta. L'Œta était une montagne de Thessalie, entre le Pinde et le Parnasse, et célèbre dans la fable par la mort d'Hercule, et dans l'histoire par le détroit des Thermopyles. Comme elle s'étend jusqu'à la mer Égée, qui borne l'Eu-

rope à l'Orient, les poètes ont feint que le soleil et les étoiles se levaient à côté de cette montagne.

Gelida cana pruina (v. 139). Le mot cana exprime ordinairement la blancheur du givre et de la neige : mais il ne s'agit ici que de ce réseau brillant que la rosée laisse au matin sur la terre. On en trouve beaucoup d'exemples chez les poètes ; en voici un pris dans Virgile :

Luciferi primo cum sidere frigida rora
Carpamus, dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratissimus herba est.
(Georg., lib. iii, v. 324.)

Grege dimisso pabula carpit (v. 140). Dimittit gregem qui carpit pabula, dit Farnabius. C'est la véritable et la seule manière d'expliquer cette ellipse. On pourrait traduire aussi : « Le berger broute les prairies dans la personne de son troupeau. » Il ne peut y avoir équivoque sur le sens, et Gruter s'est trompé dans sa glose qui porte que le berger, après avoir lâché ses troupeaux dans les prairies, cueille de l'herbe pour leur nourriture de la nuit.

Page 19. La triste Philomèle. Le texte porte : Thracia pellex, la courtisane de Thrace, ou plutôt du roi de Thrace. Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Procné, suivit Térée, roi de Thrace, mari de sa sœur, qui ne pouvait vivre séparée d'elle. Térée, amoureux de Phitomèle, la viola, et, pour l'empêcher de se plaindre, lui coupa la langue. Procné vengea sa mort en tuant son propre fils Iphitus, qu'elle servit à son époux. À la fin du repas, Philomèle jeta la tête de l'enfant devant Térée, qui, furieux, demanda ses armes. Les deux princesses prirent la fuite, et furent changées, Procné en hirondelle, et sa sœur en rossignol.

Pour aller assiéger l'entrée du palais des rois. Ce tableau de la vie des villes, opposé à celui de la vie des champs, forme ici le plus heureux contraste. On le retrouve partout dans les poètes. Virgile surtout et Horace ont donné à ces idées le développement le plus poétique. Voyez Géorg., liv. iii, et Épod., ii, 7, et la préface du traité de Columelle, de Re rustica. Voyez aussi Sénèque le Philosophe, des Bienfaits, ch. xxxiii, sur les solliciteurs, ce peuple de faux amis, qui venaient dès le matin briguer une première ou une seconde entrée, comme les courtisans du petit ou du grand lever à Versailles.

Reste pauvre sur des monceaux d'or. « Quand nous verrons un homme qui sèche sur pied de l'ardeur d'acquérir, dit Plutarque, qui pleure quand il lui faut dépenser un denier, qui ne se plaint ni indignité ni peine quelconque, pourvu qu'il en retire du profit, encore qu'il ait force maisons, force terres, force troupeaux de bêtes, grand nombre d'esclaves et d'habillemens, que dirons-nous qu'est la maladie de cet homme, si non une pauvreté de l'âme ? » (Œuvres morales, de l'Avarice et convoitise d'avoir.)

Illum populi favor attonitum (v. 169). Virgile a dit au liv. iii de ses Géorgiques :

Hic stupet attonitus rostris.....

Hic clamosi rabiosa fori (v. 172). C'est ce que Martial appelle : sollicitis vendere verba reis ; mais la satire de notre poète est bien autrement amère et énergique : vendre la querelle et trafiquer de la colère, c'est-à-dire mettre aux gages d'un autre ses passions et les mouvemens de son âme. « Mercenaria loquacitate effutierunt ; quæ etsi possunt ab his futiliter blaterata, ob mercedem et auctoramenta impudentiæ, deprehensa haberi, jam

concesso quodam more rabulis id genus, quo ferinæ solent linguæ suæ virus alieno dolori locare. » (Apul. Apolog. i.)

Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;
Et partout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.
(Boileau, Art poét., chant iv, v. 169.)

Page 19. Nulli jusso cessare licet (v. 89). Sénèque emploie ici un terme de jurisprudence qui répond à notre expression faire défaut, cessare. « Jus et consul et extra honorem laboriosissime dixit… Absentibus secundum præsentes facillime dabat, nullo delectu, culpane quis an aliqua necessitate cessasset. » Sueton., Claud., xiv et xv. Voyez aussi Ulpien, liv. xlvii, tit. 10, loi 17. Du reste, scriptum diem, et populos citatos, sont aussi des termes de jurisprudence.

Page 23. Le repos seul mène jusqu'à la plus longue vieillesse. Le mot latin que nous avons traduit par repos, veut dire proprement paresse ; mais le poète a voulu sans doute exprimer la paresse active, et le loisir philosophique, plutôt que l'oisiveté, mère de tous les vices comme chacun sait, et plus capable d'abréger la vie que de la prolonger.

Mais voici Mégare qui s'avance. Mégare était fille de Créon, roi de Thèbes. Hercule l'obtint de son père en récompense du secours qu'il lui avait porté contre Erginus, roi des Orchoméniens.

Le vieux père d'Hercule. Amphitryon, fils d'Alcée et petit-fiis de Persée, roi de Thèbes, et père d'Hercule, sauf le droit de Jupiter.

Acte II, page 25. Jamais un jour ne s'est levé sur moi. Déjanire, dans les Trachiniennes, (acte I, sc. 1) de Sophocle, parle comme fait ici Mégare : « Mon cœur inquiet est sans cesse à son sujet en proie à de nouvelles alarmes. Un même jour me voit tour-à-tour comblée de joie et dévorée de chagrins. Il a reçu plusieurs gages de ma tendresse ; mais à leur égard il est tel qu'un laboureur qui, devenu possesseur d'un champ dans une terre éloignée, n'y paraît qu'au temps des semences et de la moisson. Voilà le genre de vie qu'a menée continuellement mon époux. À peine arrivé, il repartait pour aller consacrer à je ne sais qui ses services. »

Page 25. Deux serpens dressaient contre lui leurs crêtes menaçantes. Cette description est parfaite : on la retrouve dans plusieurs poètes, abrégée ou développée. Voyez Théocrite, idylle XXIV, 56 ; Némésien, Louanges d'Hercule, v. 53.

Virgile, Énéide, liv. VIII, v. 288 :

.....Ut prima novercæ
Monstra manu, geminosque premens eliserit augues

Page 27. La biche du mont Ménale. Cette biche avait non-seulement des cornes d'or, mais aussi des pieds d'airain. Hercule eut beaucoup de peine à s'en rendre maître, ne voulant pas la percer de ses traits, parce qu'elle était consacrée à Diane. Il fallait la prendre à la course.

Le lion terrible de Némée. Voyez plus haut, acte I, la note sur le v. 83.

.....Vastum Nemea sub rupe leonem.

(Virgil., Æneid., lib. VIII, v. 295)

Immanem interea Nemeæ per lustra leonem
Ipsa Chimærea cretum de gente noverca
In tua depastis armabat vota juvencis.
. . . . . .
Admonita feritate Juba, visuque cruentus
Excursis movet arma toris, dubiumque residens
Infremit. Invadis trepidum, solisque lacertis
Grandia corripiens eliso guttura morsu
Imbellem fractis prosternis viribus hostem.

Tunc et flavicomis radiantia tergora villis
Ceu spolium fuso victor rapis.

(Nemes., Herculis laudes.)

Page 27. Parlerai-je des sanglantes étables des chevaux de la Thrace ? Diomède, roi de Thrace, fils de Mars et de Cyrène, avait des chevaux furieux qui vomissaient le feu par la bouche. Il les nourrissait de chair humaine, dit la fable, et leur donnait à dévorer tous les étrangers qui avaient le malheur de tomber entre ses mains. Hercule, par ordre d'Eurysthée, prit Diomède, le fit dévorer par ses propres chevaux, qu'il amena ensuite à Eurysthée, et qui, lâchés sur le mont Olympe, y furent dévorés par les bêtes sauvages.

Rappellerai-je l'affreux sanglier qui, etc. Hercule, vainqueur de ce monstre, le porta sur ses épaules à Eurysthée, qui, à sa vue, se cacha de peur dans une cuve.

Mænalium petis inde nemus, fletamque colonis
Arcadiam, et steriles raro jam robore silvas ;
Namque hic immensa membrorum mole cruentus
Indomitus regnabat aper, soloque tremendus

Corpore lunatis findebat dentibus ornos.
Horrebant trifidis nigrantia corpora setis,
Duratosque armos scopulis, totosque per artus
Difficilis potuisse mori. Non spicula in illum,
Nodosumve rapis rohur, nec vulnera virtus
Extempio tibi facta timet. Jamque arripis ultro
Spumantem, cogisque diem sufferre tuendo,
Atque supinato mirantem lumine vinci
Argolici victor portas sub tecta tyranni.

(Nemes., Herculis laudes.)

Et le taureau de Crète. Voici encore la description de ce monstre, tirée du poëme de Némésien :

Fama celer toto victorem sparserat orbe,
Auxiliumque dei poscebat Creta cruento
Victa malo. Taurus medio nam sidere lunæ
Progenitus Dictæa Jovis possederat arva.
Fulmen ab ore venit, flammisque furentibus ardet
Spiritus, et terram non cæli flamma perurit,

Sed flatus monstri.....
Tandem fama celer Dictæa ad litora magnum
Duxerat Alciden, quum Taurum dira minantem
Excipit, et sævum cornu flammasque vomentem
Corripit, atque artus constringens fortibus ulnis
Iguifluos flatus animamque in pectore clausit.

Page 27. Le berger de Tartesse, aux trois corps. Tartesse, ville d'Espagne, située vers les Colonnes d'Hercule ; elle prit ensuite le nom de Carteia, puis celui de Gades, aujourd'hui Cadix. Ἔνιοι Ταρτέσσον τὴν νῦν Καρτηΐαν προσαγορεύουσι Strab., III, 15.

« Carteia, ut quidam putant, aliquando Tartessus. » Mela, II, 6. « Oppidum Gadium… nostri Tartesson appellant, Pœni Gadir. » Plin., lib. IV, c. 22.

Le berger de Tartesse était Géryon, roi de la Bétique ; Hercule le vainquit, et emmena ses bœufs.

Livre une large voie à l'Océan. Les deux montagnes qui s'élèvent en regard l'une de l'autre sur la côte d'Espagne et la côte d'Afrique, sont appelées les Colonnes d'Hercule, parce que ce fut lui, selon la fable, qui ouvrit cette voie aux eaux de la mer, et sépara ainsi les deux parties du monde.

Les oiseaux cruels du lac de Stymphale. C'étaient des oiseaux d'une nature étrange et inconnue, dont les ailes, la tête et le bec étaient de fer, et les ongles extrêmement crochus, etc.

La reine des vierges guerrières du Thermodon. Hippolyte, reine des Amazones.

Page 29. Lycus, le banni. Sénèque se met ici en contradiction avec Euripide, qui fait de Lycus, non point un vil banni, un homme sans naissance, mais au contraire le descendant d'un roi de Thèbes, du même nom, époux de Dircé, mis à mort par Amphion et Zéthus. Voyez le Dictionnaire de la Fable.

Page 31. Tous les trésors que la nuit éternelle cache dans son sein. Dans son monologue du premier acte, Junon reproche précisément à Hercule ce que Mégare lui conseille ici : « Il a profané, dit-elle, en les exposant à tous les yeux, les profondeurs mystérieuses de la mort. » On connaît l'invocation de Virgile (Énéide, liv. VI, v. 264), où il demande aux divinités infernales la permission de révéler les mystères :

Dî, quibus imperium est animarum, Umbræque silentes,
. . . . . .
Sit mihi fas audita loqui ; sit, numine vestro,
Pandere res alta terra et caligine mersas !

Page 31. Comme on t'a vu cherchant à creuser un lit aux flots impétueux du Pénée. Voici la description plus développée de cette œuvre d'Hercule prise dans un poète d'une époque encore plus malheureuse que la nôtre, et à qui la langue manqua bien plus que l'imagination et le génie :

Sic, quum Thessaliam scopulis inclusa teneret
Peneo stagnante palus, et mersa negarent
Arva coli, trifida Neptunus cuspide montes
Impulit adversos:tum forti saucius ictu
Dissiluit gelido vertex Ossæus Olympô.
Carceribus laxantur aquæ, fractoque meatu
Redduntur fluviusque mari tellusque colonis.

(Claudian., de Raptu Proserp., lib. II, v. 179.)

C'est la même œuvre ; seulement Claudien met ici Neptune à la place d'Hercule.

De ne rapporter de dépouilles que celles qu'on t'a demandées. Il était descendu aux enfers par ordre d'Eurysthée, pour en ramener Cerbère; on verra plus tard qu'il en ramène aussi Thésée, mais par occasion.

J'irai dans la silencieuse Éleusis. L'épithète silencieuse est expliquée par ces mots : avec la discrétion qu'exigent les mystères. Rien n'était plus expressément défendu que de les divulguer ; révéler le secret ou l'entendre étaient deux crimes égaux. On ne

voulait avoir aucun commerce avec ceux dont l'indiscrétion avait trahi des mystères si respectables; ils étaient bannis du commerce des hommes, on évitait de se trouver avec eux sur le même vaisseau, d'habiter la même maison.

Est et fideli tuta silentio
Merces : vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ, sub îsdem

Sit trabibus, fragilemque muecum
Solvat phaselum.
(Horat., lib. iii, ode 2.)

Page 31. Jeter de longs flambeaux sur ses autels. Les hommes et les femmes, dans la célébration des fêtes de Cérès, couraient en portant à la main de longs flambeaux, à l'imitation de Cérès qui, après avoir cherché Proserpine tout un jour, alluma deux torches aux fourneaux de l'Étna, pour ne point interrompre ses recherches, même pendant la nuit.

Page 35. Lorsque, ayant quitté son navire échoué dans les sables. Nous ne pouvons donner aucun détail sur cet exploit d'Hercule, à moins qu'il ne s'agisse de la coupe d'or qu'il reçut d'Apollon, et avec laquelle il traversa l'Océan. Voyez Apollod., Biblioth., ii, 5, et Macrob., v, 21.

De tout fertile pays qu'entoure obliquement la Phocide. Le texte porte : Obliqua Phocis ; expression qui a exercé l'esprit des commentateurs ; nous croyons que c'est inutilement, et qu'il suffisait de jeter les yeux sur une carte de la Grèce antique, pour y trouver l'explication de cette difficulté. On sait ce que c'est qu'une ligne droite, courbe, transversale, oblique, etc. Il ne s'agit ici que de la configuration géométrique de deux pays.

Page 37. Comme un lâche héritier de rois. Lycus joue ici le même rôle, sous certains rapports, que Polyphonte dans Mérope : il soutient le même sophisme, et transforme son fait en droit. L'usurpateur du trône de Messène dit :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux ;
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Lycus va plus loin : il ne se targue pas des services rendus à Thèbes, mais de la conquête qu'il en a su faire ; mais, tout admirateur qu'il est de son mérite, il ne peut échapper à cette réflexion que Démosthène faisait sur Philippe de Macédoine : il n'est pas possible que l'injustice, la violence et la ruse fondent jamais une puissance durable ; et il songe à tremper son sceptre dans les eaux de la légitimité, par un mariage avec la fille de Créon. Ducet nocitea actorem, nous semble une expression aussi juste que poétique.

Page 37. Debout auprès de ses dieux protecteurs. À cause du danger qui la menaçait ainsi que ses enfans et son beau-père. Voyez Euripide, acte I, v. 48 :

Σὺν μητρί, τέκνα μὴ θάνωσ' Ἡρακλέους,
Βωμὸν καθίζω τόν δε σωτῆρος Διός.

Nous avons traduit præsides par protecteurs ; Scaliger, dans ses remarques, propose ou plutôt impose un autre sens : il veut que præsides soit la traduction latine du mot grec προστατηρίους, placés à la porte. Nous admettons volontiers ce sens, mais il n'exclut pas le nôtre.

Le véritable père d'Hercule. On verra plus bas qu'Amphitryon ne tient pas le moins du monde à être véritable père d'Hercule : il

conteste là dessus très-vivement avec Lycus qui veut absolument lui persuader qu'il l'est.

Page 39. S'il faut que les hommes nourrissent entre eux des haines éternelles. Ce début n'est pas seulement adroit et spécieux, il est plein de noblesse et de dignité ; malheureusement la suite n'y répond pas.

Scylla joindre la côte de Sicile. Scylla était un rocher sur la côte d'Italie, en face de Charybde, qui tenait à la terre de Sicile.

Je regrette que tout un peuple doive la partager avec moi. La haine, comme l'envie, l'amour, etc., ne ressemble point à une chose qui, composée de parties divisibles, ne peut se partager sans s'affaiblir. Cette manière de parler est donc souverainement absurde et froide, et de mauvais goût.

Page 41. La superbe fille de Tantale. C'est Niobé : la douleur d'avoir vu périr ses quatorze enfans sous les flèches d'Apollon et de Diane, lui ôta la vie, selon la fable, et un coup de vent l'emporta en Lydie sur le mont Sipyle, froide comme un marbre qui pleure, etc. Voyez le Dictionnaire de la Fable.

Cadmus lui-même. Suivant la fable, Cadmus, averti par un oracle des malheurs dont sa postérité était menacée, ne voulut pas en être le témoin, il se bannit lui-même et se retira en Illyrie où il fut changé en serpent, etc.

Éteindre la fureur du glaive. Le texte dit : Stricti ensis ira : cette expression nous semble fort belle ; Racine se l'est appropriée :

Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.
(Athalie, acte v, sc. dern.)

Page 41. C'est le résultat qu'il faut considérer dans ces guerres, et non la cause. Voir les mêmes idées exprimées par Corneille dans la Mort de Pompée, acte i, sc. 1 :

Alors que par le fer les choses sont vidées,
La justice et le droit sont de vaines idées etc.

Page 47. Quelle est donc sa naissance ? Toute cette altercation nous paraît conduite avec peu d'art, et encore moins de sens, d'un bout à l'autre ici, elle devient tout-à-fait risible, et l'on serait tenté de regarder comme une plaisanterie du poète, la précaution qu'il prend de faire dire à Amphitryon lui-même, que son fils n'est pas son fils.

Page 49. Aux pieds d'une jeune fille. Il s'agit des amours d'Hercule en général, et plus particulièrement d'Omphale, reine de Lydie, auprès de laquelle il s'oublia lui-même, et sa gloire et sa valeur. Tandis qu'Omphale, dit Lucien, couverte de la peau du lion de Nemée, tenait la massue d'Hercule en ses mains, lui, habillé en femme et vêtu d'une robe de pourpre, travaillait à des ouvrages de laine, et souffrait qu'Omphale lui donnât de temps en temps des soufflets avec sa pantoufle, etc. Ce qu'on peut dire de plus avantageux pour sa gloire, dans cet état, c'est qu'en filant il rompait tous les fuseaux.

Les sons efféminés des tambours de Phrygie. Il s'agit des tambours qui servaient dans les fêtes de la Bonne Déesse. Numanus (Énéide, liv. ix, v. 614) adresse aux Troyens les mêmes reproches que Lycus fait ici à Hercule :

Vobis picta croco et fulgenti murice vestis…
Et tunicæ mauicas et habent redimicula miræ
O vere Phrygiæ, neque enim Phryges…

Tympana vos buxusque vocant Berecynthia matris
Idææ ; sinite arma viris et cedite ferro.

Page 51. Bacchus ne rougit point, etc. — Voyez Ovide, Métamorph., liv. iii, v. 554 :

Quem neque bella juvant, nec tela, nec usus equorum ;
Sed madidus myrrha crinis mollesque coronæ,
Purpuraque et pictis intextum vestibus aurum, etc.

Oui, la maison d'Eurytus détruite. Voyez sur la mort d'Eurytus et la ruine de sa maison, Hercule Œtéen, v. 100, 173 et suiv., et 207 et ss., et les Trachiniennes de Sophocle acte ii. Eurytus était roi d'Œchatie, ville d'Eubée, suivant Sophocle.

Et ses cinquante filles brutalement violées. Il s'agit probablement des cinquante filles de Thespius, fils de Teuthras, roi de Mysie. Hercule ne les viola point comme dit ici Lycus ; leur père, ami d'Hercule, désirait avoir cinquante petits-fils dont ce héros fût le père. Il les viola même si peu, que la dernière de toutes, ayant refusé de céder comme ses sœurs, demeura vierge toute sa vie.

Ce sont là des exploits que ni Eurysthée ni Junon, etc. Eurysthée était roi de Mycènes, et fils de Sthénélus et de Micippe, fille de Pélops. Jupiter ayant juré que le premier qui naîtrait des deux enfans que Micippe et Alcmène portaient dans leur sein, aurait l'empire sur l'autre, Junon avança la naissance d'Eurysthée qui domina Hercule toute sa vie, et persécuta même ses enfans après sa mort. Voyez le Dictionnaire de la Fable.

Eryx vaincu au combat du ceste. Éryx fils de Vénus et de Butès, provoquait tous ceux qui arrivaient dans son royaume au

combat du ceste, et tuait les vaincus. Il provoqua de même Hercule, mais il n'eut pas à s'en féliciter ; car ce héros le vainquit et le tua.

Antée, le roi des sables de Libye. Fils de Neptune et de la Terre, Hercule ne put se défaire de cet ennemi qu'en l'enlevant de terre, et en l'étouffant dans ses bras.

Le sang de Busiris justement répandu. Busiris, tyran d'Égypte et frère d'Antée, immolait ses hôtes sur les autels de ses dieux. Hercule le fit mourir de la même manière. Virgile dit : Quis

... Illaudai nescit Busiridis iras ?

Page 51. La défaite de Cygnus. Nous croyons ici que l'auteur s'est trompé, en rendant Cygnus invulnérable : il a pris Cygnus, fils de Neptune et d'une Néréide qui fut étouffé par Achille, pour un autre Cygnus, fils de Mars et de Pirène, ou selon d'autres, de Pélopia, qui n'était point invulnérable, et qui périt, en effet, dans un combat auquel il avait provoqué notre héros. Nous croyons cette explication la meilleure de toutes celles que fournissent les commentateurs. Si on ne l'admet pas, il faut croire que la qualité d'invulnérable ne ressort pas évidemment des termes employés par l'auteur, ce qui nous paraît difficile. Euripide, Hercule furieux, v. 390, dit qu'Hercule tua Cygnus à coups de flèches :

Κύκνον δὲ ξενοδαίκταν
Τόξοις ἄλεσεν, ᾽Αμφαναί-
ας οἰκήτορ᾽ ἄμικτον.

Page 53. Personne, mieux que vous, ne peut apprendre à votre belle-fille à choisir le plus digne. Ceci n'est point une allusion plus ou moins directe an malheur ridicule d'Amphitryon ; c'est

un appel impudent à l'immoralité d'un homme qu'on traite ainsi comme un véritable Pandarus, capable de vendre sa femme et sa fille. Dans la suite de son discours, Lycus parle comme Phocas qui veut marier Pulchérie avec son fils Martian.

... Enfin, madame, il est temps de vous rendre,
Le besoin de l'état défend de plus attendre
Il lui faut des Césars ; et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
. . . . . .
... Si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé, peut se faire obéir, etc.
(P. Corneille. Héracl., acte i, sc. 2.)

Voltaire, comme le remarque un commentateur, aimait le génie de Sénèque, et l'imita souvent. Polyphonte, dans Mérope, raisonne comme Lycus, et presque dans les mêmes termes. Après avoir dit

Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne ;

il fait un retour sur lui-même, et ajoute :

J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,

Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle, etc.
(Mirope, acte i, sc. 4.)

Page 53. N'infliger à tous qu'un supplice commun, la mort. C'est une pensée qui revient partout dans notre auteur. Voyez Phénic., v. 100 ; Thyeste, v. 248 ; Troyenn., v. 1175 ; Médée, v. 19 et 1018 ; Agamemnon, v. 994, etc. Il semble qu'il ait été vivement

frappé de cette parole « Servaret exsulem ; cui inopi quanto longiorem vitam, tanto plus supplicii fore. » (Tacit., Annal., lib. xii, 20.) Le raisonnement de Lycus, dans sa cruauté, n'est qu'une allusion directe aux vengeances de Tibère : « Mori volentibus vis adhibita vivendi ; nam mortem adeo leve supplicium putabat, ut, quum audisset unum ex reis, Carvilium nomine, anticipasse cam, exclamaverit : « Carvilium nomine, antcipasse cam, exclamaverit : « Carvilius me evasit. » Et in recognoscendis custodiis, precanti cuidam pœnæ maturitatem respondit : « Nondum tecum in gratiam redii. »

Page 55. Ses mains qui ont porté les cieux. Suivant la fable, Hercule vint au secours d'Atlas qui pliait sous le poids du ciel, et le porta en sa place. Voyez, au premier acte, le monologue de Junon.

Page 57. Il affronte les glaces d'une mer effrayante. Il s'agit de la mer de Pont. Sénèque semble dans cet endroit imiter Ovide, qui avait dit :

Vidimus ingentem glacie consistere pontum,
. . . . . .
Nec vidisse sat est ; durum calcavimus æquor
Undaque non ndo sub pede summa fuit.
(Ovid., Trist., lib. iii, eleg. 10, v. 37.)

Navem nunc facilis equitem pati (v. 541). Virgile avait dit :

Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
Puppibus illa prius, patulis nunc hospita plaustris.
(Georg. lib. ii, v. 362.)

Page 59. Fais descendre le jour dans le sombre abîme. Voyez Homère, Iliade, liv. xx, v. 56 ; Virgile, Énéide, liv. viii, v. 243 ; Ovide, Métam., liv. v, v. 356 ; et Boileau, Traité du Sublime, ch. vii :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ;
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux divans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

Page 59. Orphée la perd une seconde fois. — Voyez l'admirable épisode d'Orphée et d'Eurydice (Virg., Géorg., liv. iv, v. 457 et suiv.), et J.-B. Rousseau, Ode au prince du Luc :

Heureux si trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois.

Acte III. Page 63. D'où vient que la terreur en assiège les portes sacrées ? Ce passage nous semble avoir été imité par Voltaire, dans Zaïre :

Allez, que le sérail soit fermé désormais ;
Que la terreur habite aux portes du palais.

Page 65. Dire qu'il mourra, c'est trop peu. « Je meurs, je suis mort, je suis enterré, » dit l'Avare de Molière acte iv, sc. 7 ; à la bonne heure, c'est de la comédie : mais rien de plus froid, de plus niais, de plus puéril que cette manière de s'exprimer, dans le

style tragique. Sénèque d'ailleurs a fait un meilleur usage de ce genre de locution dans sa lxxviii lettre : « Inter hæc tamen aliquis non gemuit : parum est ; non rogavit : parum est ; non respondit : parum est ; risit, et quidem ex animo. »

Page 67. Racontez-nous la suite de ses hauts faits. Ce récit est beau sans doute, sed non erat hic locus. Notre poète, comme nous l'avons déjà dit, brille par l'éclat, mais non par l'à-propos de ses descriptions. Il serait tout naturel que le père d'Hercule, dans un si grand danger, se montrât plus occupé de la situation présente que du tableau des enfers. L'auteur, en cela, manque tout-à-fait de bon sens et de goût : le drame tragique a besoin de récits ; assurément, mais l'art du poète consiste à les amener ; autrement les personnages ne peuvent plus que tenir hors de propos de fort beaux propos.

Page 67. Dieux suprêmes, et toi, souverain de l'immense empire des morts. Ce récit commence presque dans les mêmes termes que celui de Virgile au sixième livre de l'Énéide. Nous y renvoyons le lecteur, ainsi qu'au Télémaque, liv. xviii.

Page 69. C'est un demi-jour. Notre La Fontaine a parfaitement rendu l'idée de ce double crépuscule :

Al'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour, etc.
(La Fontaine, liv. x, fab. 15)

Page 71. La Peur, l'Épouvante, le Deuil. Cette énumération est évidemment imitée de Virgile ; mais Sénèque en a laissé le trait le plus remarquable et le plus profond, mala mentis gaudia, les

joies coupables dont le comte de Maistre parle dans ses Soirées de Saint-Pétersbourg.

Non, point de près fleuris. « Tout autour il ne croissait ni herbes ni fleurs ; on n'y sentait jamais les doux zéphyrs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne ; la terre y languissait. On y voyait seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusait aux laboureurs ses moissons dorées, Bacchus semblait en vain y promettre ses doux fruits etc. » (Fénelon, Télémaque, liv. xviii.)

Page 73. Est-il vrai que la justice tardive saisit les coupables. Quelque déplacé que soit ce morceau, nous ne pouvons nous dispenser d'en faire remarquer, sinon les beautés de style qui sont nombreuses, du moins l'effet moral qui résulte de cette description. Resterait à savoir quelle impression ce récit qui affirme, sous une forme vulgaire, toutes les grandes vérités morales, produisait sur le peuple, et si cette pièce a jamais été représentée.

Page 73. Les scélérats souffrent les maux qu'ils ont faits. C'est la peine du talion, mais son application nous paraît difficile aux enfers. Un meurtrier, par exemple, était-il donc éternellement meurtri, un voleur éternellement volé ? etc. Sénèque le Philosophe dit la même chose dans sa lettre xxxix : quæ fecere patiuntur. Claudien admire cette justice qui rend aux méchans le prix de leurs œuvres :

Quam bene dispositum terris, ut dignus iniqui
Fructus consilii primis auctorihus instet !
Sic multos fluvio vates arente per annos,
Hospite qui eæso monuit placure Tonantem,

Inventas primus Busiridis imbuit aras,
Et cecidit sævi, quod dixerat, hostia sacri ;
Sic opifex tauri, tormentornmque repertor,
Qui funesca novo fabricaverat æra dolori,
Primus inexpertum, Siculo cogente tyranno,
Sensit opus, docuitque suum mugire juvencum.
(Claudian., in Eutrop., lib. i, v. 157)

J'ai vu des roi cruels plongés dans les cachots. Fénelon s'est plu à développer ces idées avec tout le charme de son style : « Au lieu que sur la terre ils se jouaient de la vie des hommes (les rois) et prétendaient que tout était fait pour les servir, dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude, etc. » (Télémaque, liv. xviii.)

Page 77. Un feu sauvage brille dans ses yeux ardens et enfoncés. Comme tout ce récit est fidèlement imité de Virgile, nous avons pensé qu'il fallait traduire : concavœ lucent genœ, dans le sens de stant lumina flamma. Le mot genœ est souvent pris dans le sens de paupieres, et même d'yeux par tous les poètes.

Page 83. Chœur de Thébains. Tout ce chœur nous semble un admirable morceau de poésie. Le sujet en est grave, l'expression noble et le ton solennel. Il n'a pas le défaut qu'on peut reprocher à beaucoup d'autres passages d'ailleurs fort remarquables du même auteur, de venir mal-à-propos, et de ralentir l'action par une déclamation frivole et toujours trop longue. Tout y est simple, élevé, dans le sujet. La tragédie grecque et latine n'offrent pas, à notre avis, de morceau plus convenable et plus achevé.

Acte IV. Page 89. Dieu vainqueur de Lycurgue. C'est Bacchus ; quant à Lycurgue, roi de Thrace, qui voulait bannir la vigne de ses états, et qui se coupa la jambe en voulant couper un cep, voyez notes sur Œdipe, au deuxième volume des tragédies de Sénèque.

Page 91. Que les rameaux du peuplier se tressent en couronnes sur nos têtes. Voyez le dernier vers du chœur au troisième acte. Le peuplier était consacré à Hercule :

Populus Alcidæ gratissima,

dit Virgile, Bucol. vii, v. 61.

Zéthus… Dircé. Voir les notes sur Œdipe au tome II de notre Sénèque.

La victime la plus méritoire, etc. Il est inutile de rappeler au lecteur la fortune qu'ont faite ces vers que notre poète a mis dans la bouche d'Hercule. Il n'en est pas de plus propres en effet à élever la violence du fanatisme politique jusqu'à la fureur du fanatisme religieux.

Je vais prononcer des vœux dignes de Jupiter et dignes de moi. Cette prière d'Hercule est sublime ; en voici l'imitation assez heureuse par le père de la tragédie française le maître du grand Corneille :

Oyez si mon esprit conçoit une prière
Séante dans ma bouche et digne de mon père !
Que ce globe azuré soit constant en son cours,
Qu'à jamais le soleil y divise les jours ;
Que d'un ordre éternel sa sœur, brillante et pure,
Aux heures de la nuit éclaire la nature ;

Que la terre donnée en partage aux humains,
Ne soit jamais ingrate au travail de leurs mains ;

Que le fer désormais ne serve plus au monde
Qu'à couper de Cérès la chevelure blonde ;
Qu'une éternelle paix règne entre les mortels ;
Qu'on ne verse du sang que dessus les autels ;
Que la mer soit sans flots que jamais vent n'excite
Contre l'art des nochers le courroux d'Amphitrite ;
Et que le foudre enfin demeure, après mes faits,
Dans les mains de mon père un inutile faix.
(Rotrou, Hercule mourant, acte iii, sc. 1.)

Quoi qu'en dise un critique, nous trouvons cette pièce parfaitement belle, et nullement entachée du défaut ordinaire de notre poète. La grandeur des pensées et la pompe des expressions s'expliquent par la dignité du personnage. Il y a surtout beaucoup d'art au poète à mettre de telles paroles dans sa bouche, au moment même où son esprit se perd et sa raison s'égare.

Page 95. Les géans furieux se dressent tous en armes. Rotrou a encore imité ce passage dans son Hercule mourant :

La Thessalie encor peut fournir des Titans
Capables d'étonner tes plus fiers habitans ;
De nouveaux Géryons et de nouveaux Typhées
Peuvent à tes dépens s'acquérir des trophées ;
Encelade fendra ce pénible fardeau
Qui lui servit d'échelle et, depuis, de tombeau.
(Acte iii, sc. 2.)

Page 97. Il me faut combattre Mycènes. C'est-à-dire qu'il doit se venger promptement de la longue tyrannie d'Eurysthée, roi de

Mycènes.

Ocrime affreux ! spectacle horrible et déchirant ! Le meurtre des enfans d'Hercule, par leur père, se passe sur la scène ; dans Euripide, au contraire, il est en récit. Le génie romain pouvait s'accommoder sans doute d'un pareil spectacle, mais il eût blessé la délicatesse des Grecs.

Page 99 La cervelle a jailli contre les murailles. On peut tout dire à des gens qui peuvent tout entendre. Les Romains ne craignaient pas cette image d'une cervelle répandue. Voyez les notes sur les Troyennes, tome ii de notre Sénèque. La même image est présentée en récit dans l'exécution d'Astyanax.

Page 99. Cette cruelle marâtre est en ma puissance. Il est inutile de dire qu'il prend Mégare pour Junon.

Page 101. Je trouverai dans Argos d'autres victimes à t'offrir. C'est la même idée que plus haut ; Eurysthée était en même temps roi d'Argos et de Mycènes.

Page 103. Sommeil… qui, mêlant l'erreur à la vérité. « Notre âme, dit Plutarque, connait l'avenir par des songes quand elle est parfaitement purifiée. » La fausseté des songes dépendrait donc d'un certain état d'impureté. Sylla n'était point un homme pur cependant, et jamais homme n'eut des perceptions plus claires dans le sommeil et des songes plus vrais. Il recommanda à Lucullus, à qui il dédia ses mémoires, de regarder comme très-certain ce que les dieux lui auraient découvert en songe pendant la nuit, surtout à une certaine heure qu'il déterminait. Voyez Plutarque, Vie de Sylla.

Acte V. Page 117. Mais pourquoi ne pas former plutôt un immense bûcher ? Voir Hercule Œtéen au troisième volume de ce théâtre. Il semble que cette parole soit prophétique dans la bouche d'Hercule, et qu'il ait déjà entrevu son bûcher sur l'Œta.

Page 121. Par le mystère de ta naissance. Amphitryon, au premier acte, sc. 3, parle comme un homme sûr de son fait. Ici, il a l'air de croire qu'il pourrait bien être encore le véritable père d'Hercule.

Page 129. Mais que dis-je ? l'enfer aussi me connait. Hercule parle ici comme Phèdre

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale, etc.

Mon pays t'offrira l'asile que tu cherches. Apollon, dans les Euménides d'Eschyle, conseille de même à Oreste de se rendre à Athènes, pour s'y faire absoudre du meurtre de sa mère ; il s'y rend, plaide sa cause devant le peuple, appuyé par Minerve ; et les Furies, condamnées par le jugement des citoyens, se retirent de lui. Suivant la fable, Mars, cité devant l'aéropage par Neptune, à cause du meurtre d'Halirrothius, avait dû aussi se faire absoudre par le jugement des douze dieux, etc. Voyez Pausanias in Attic., i, 21, c. 28 ; Apollodore, iii, 14 ; Euripide, Électre, v. 1260, et Iphigénie en Tauride, v. 945, etc.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Hercule_Furieux. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.